

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

UNIVERSITE ABDELHAMID IBN BADIS MOSTAGANEM

Faculté des Lettres et des Arts

EDAF

Pôle Ouest

Antenne de Mostaganem

Mémoire de Magistère

Français

Option : Sciences des textes littéraires

Intitulé :

*Fractures identitaires et métissage culturel dans
"Je ne parle pas la langue de mon père" de Leila Sebbar*

Travail préparé par : Amar Fatiha Mayada

Dirigé par : Mme Bendjelid Faouzia

Co-dirigé par: Mme Bouanane Kahina

Membres du jury :

Président :

Rapporteur : Mme Bendjelid Faouzia, Université d'Oran.

Co-rapporteur : Mme Bouanane Kahina, Université d'Oran.

Examineur 1 :

Examineur 2 :

Année universitaire 2011/2012

Remerciements

*Je remercie Madame Faouzia Bendjelid et Madame Kahina
Bouanane pour leurs conseils judicieux, leur aide
incommensurable et leur gentillesse.*

*Ma gratitude et mon profond respect vont également aux membres
du jury qui ont accepté de lire et d'examiner mon mémoire.*

Introduction

La question de l'identité, en littérature, est souvent mise en relief, cette thématique est considérée comme le leitmotiv en termes de conversations et des débats. Néanmoins, l'ambiguïté de ce concept a fait l'objet d'innombrables études depuis le « *connais-toi toi-même* » de Socrate, en philosophie, jusqu'à Freud en psychanalyse.

La notion de l'identité a connu plusieurs définitions mais, son sens serait perçu comme la relation d'appartenance à un groupe d'individus. L'identification de l'individu se fait donc à partir de son inscription dans une collectivité tout en gardant des caractéristiques individuelles propres à chacun comme le souligne cette citation empruntée à Amin Maalouf :

« Mon identité c'est le fait que je ne suis identique à aucune autre personne. »¹

Autrement dit, le terme « identité » signifierait les données qui déterminent chaque personne et qui permettent de la différencier des autres.

Notre corpus d'étude « *Je ne parle pas la langue de mon père* »² de Leila Sebbar est un récit qui semblerait autobiographique, paru en 2003 aux éditions Julliard. Notre étude, se focalise sur les fractures identitaires et l'alliance culturelle selon l'écriture autobiographique de cette auteure.

Notre choix du corpus relève du fait que les sujets abordés sont d'actualité et s'articulent autour de grandes thématiques du siècle : l'identité, la culture et aussi l'écriture autobiographique.

En effet, l'autobiographie, comme genre littéraire, a connu une grande expansion dans la littérature moderne et est devenue ainsi une pratique littéraire répandue et valorisée. De ce fait, l'auteur, par le biais de son œuvre littéraire, cherche à établir et à maintenir un contact avec le monde et avec les autres en leur manifestant une vision du monde. Par conséquent, il découvre lui-même à travers les autres et les autres à travers lui-même.

¹ Maalouf, Amin, *Les identités meurtrières*, éd. Grasset et Fasquelle, 1998, p08.

² Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, éd. Julliard, Paris, 2003.

Née d'un père algérien et d'une mère française, dans une Algérie coloniale où elle a grandi jusqu'à dix-huit ans avant de venir s'établir en France en 1962, Leila Sebbar est « *filles des deux cotés de la Méditerranée, une femme de l'entre-deux, une méridienne* », écrit l'historienne Michelle Perrot dans sa préface du livre de Sebbar, intitulé : « *Mes Algéries en France.* »³

« *Je ne parle pas la langue de mon père* », notre corpus de recherche, est un texte particulièrement imprégné par des revendications identitaires et celui-ci semble s'identifier d'ores et déjà à travers le titre. Leila Sebbar y expose la liaison entre l'Algérie et la France, les conflits identitaires mais aussi l'écartèlement entre la tradition et la modernité. Autrement dit, elle semble s'inscrire au sein d'un éclatement identitaire.

Aujourd'hui, lorsqu'on lui demande comment elle se situe en tant qu'écrivaine ; Leila Sebbar trouve des difficultés à répondre. Il semblerait qu'elle ne se considère ni comme une écrivaine algérienne, ni comme une écrivaine maghrébine de langue française, puisque le français constitue sa langue maternelle, ni écrivaine française à part entière. Mais la réalité est confuse et ses textes ne cessent de scruter les rapports entre l'Algérie et la France, les relations passionnantes et passionnelles sont difficiles entre ces deux cultures, ces deux langues et ces deux univers qui se croisent et s'enrichissent et qui inspirent en grande partie- sa production littéraire.

Les écrits de Leila Sebbar se lisent comme des étapes ininterrompues d'une quête identitaire, celle d'une auteure écartelée et fracturée entre les deux rives de la Méditerranée : l'Algérie et la France. En effet, cette littérature n'est ni maghrébine, ni française mais son univers est ancré et enraciné dans les deux espaces : maghrébin et français.

Leila Sebbar revient constamment à ses rencontres entremêlées : celle de son père et de sa mère, celle de l'Algérie et de la France. De ce fait, ses sources d'écriture puisent tantôt dans la dualité tantôt dans la complémentarité de ces langues et de ces cultures.

³ Sebbar, Leila, *Mes Algéries en France*. Carnet de voyages. Préface de Michelle Perrot, Saint-Pourçain sur-Sioule : Bleu autour, 2004.

Au fil de son récit dit autobiographique « *Je ne parle pas la langue de mon père* » qui constitue un dialogue entre les deux frontières de la Méditerranée, Leila Sebbar se rend compte qu'elle cherche surtout à recoudre l'ancienne déchirure entre les deux pays. Elle regrette l'éloignement du peuple de son père parce qu'elle se sent disloquée loin de sa famille paternelle. A cet égard, il est primordial de signaler que cette distance est due à l'incompréhension de la langue arabe.

Leila Sebbar ne parle pas l'arabe, la langue de son père. C'est lui qui l'a coupée de cette langue en la claustrant dans la « *citadelle de la langue française* » pour des raisons politiques. En effet, l'écrivaine a grandi sans jamais apprendre la langue paternelle et sans jamais comprendre ce que les membres de la famille de son père racontaient.

Par conséquent, la langue arabe restera, pour elle, une langue inconnue puisqu'elle a compris qu'elle a besoin de cette langue étrangère mais aussi paternelle, elle sait que cette « *langue absente* » est la seule à être capable par « *sa présence dans l'absence* », d'éveiller chez elle un vif désir de faire un travail et une carrière d'écrivaine. D'un autre sens, elle écrit la langue méconnue, celle de son père, dans la langue française, celle de sa mère.

Le silence de son père a pour conséquence que sa fille a l'impression qu'il lui manque une partie incontournable de son identité. Elle quête cette partie perdue à travers la remémoration de la guerre d'indépendance et de la persécution de son père qui est très douloureuse pour elle, mais c'est la seule voie possible vers la constitution d'une identité bien complexe, mais complète et harmonieuse.

La langue de son père, qu'elle ne parle pas, constitue donc pour elle une belle langue qu'elle quête à travers sa propre voix sans chercher à comprendre le sens des mots. De ce fait, son besoin d'écrire résulte de cette incompréhension de la langue du père.

À travers ses romans, ses nouvelles et ses écrits autobiographiques, elle essaye de se rapprocher du peuple de son père dont elle a été séparée.

Cependant, elle ne connaît de cette langue paternelle que les sons, les musiques et les mélodies. En somme, le folklore maghrébin.

En outre, Leila Sebbar éprouve la volonté d'inscrire ses appartenances et ses différences en termes de langues qui font son identité dans sa langue d'écriture, le français. Ses textes sont qualifiés de plurilingues, même si elle ne maîtrise qu'une seule langue, le français, qu'elle brise pour y inscrire toutes les langues qui, connues ou inconnues, bâtissent son identité.

Afin de revendiquer cette appartenance et à faire parler le silence de l'histoire, l'auteure choisit des personnages qui sont en perpétuelle quête d'eux-mêmes en se déplaçant d'un espace à un autre ce qui fait l'émergence d'autres histoires singulières. Autrement dit, le mouvement ou le déplacement des personnages occupe une place prépondérante dans la construction de l'imaginaire de l'individu qui se fait à partir des souvenirs et des images qu'il garde de tous ces espaces.

Aussi, la mémoire joue un rôle majeur dans la construction de l'identité en fournissant une vision du passé, toujours par le biais du souvenir car à l'aide de la mémoire et de la remémoration, de l'histoire familiale singulière et de l'histoire collective, de la fiction et de réalité que Leila Sebbar produit ce récit qui s'interroge sur la complexité identitaire.

Ainsi, Leila Sebbar évoque le deuil d'une identité en la mettant en exergue avec la notion de la culture. A ce propos, elle écrit :

« Si je parle d'exil, je parle aussi de croisements culturels, c'est à ces points de jonction et disjonction où je suis que je vis, que j'écris, alors comment décliner une identité simple ? »⁴

Charles Taylor pense à l'égard de ce sujet que :

« Afin de découvrir en lui ce en quoi consiste son humanité, chaque homme a besoin d'un horizon de signification qui ne peut lui être fourni que par une forme quelconque d'allégeance, d'appartenance à un groupe, de tradition culturelle. »⁵

⁴ http://clicnet.swarthmore.edu/leila_sebbar/librairie/algeries/htm

⁵ Taylor, Charles, Pourquoi les nations doivent-elles se transformer en états, Rapproches les Solitudes, Presses de l'université Laval, Québec, 1992.

Nous nous proposons, dans ce travail de recherche, d'étudier les traces de la quête identitaire et du métissage culturel dans le récit "autobiographique" de Leila Sebbar : « *Je ne parle pas la langue de mon père* » tout en consacrant un chapitre aux particularités de l'écriture autobiographique chez cette auteure.

Les nombreuses lectures que nous avons faites du roman ont produit chez nous plusieurs impressions dont une originalité frappante du récit où l'auteure fait le pont entre le réel et la fiction et enracine son imaginaire dans une quête de vérité et de mémoire.

De ce fait, la combinaison de toutes ces lectures nous a amené à l'élaboration de notre problématique : il s'agit de montrer comment Leila Sebbar se sert-elle de son histoire pour décrire l'Histoire et inversement, autrement dit, le croisement de la mémoire individuelle et la mémoire collective.

Quelles sont les traces d'altérité qu'elle quête par le biais de son récit autobiographique ? Comment le pays d'origine, l'Algérie dans le cas de Leila Sebbar, se présente-t-il comme un espace de la création littéraire ?

Ce récit, serait-il une réflexion personnelle sur les angoisses existentielles de l'auteure (enfance, mémoire, Histoire, colonisation, exil...) ? Serait-il une sorte d'affirmation de son identité ou plutôt du refoulement ? Quel serait l'impact de la question coloniale et du rapport dominant-dominé sur son écriture ? Est-ce que le fait d'écrire représente, pour cette auteure, une solution ou un remède à un conflit identitaire ? Et enfin comment peut-on classer voire localiser Leila Sebbar, en tant qu'auteur, du moment que son écriture prend ses sources dans deux langues et deux cultures distinctes ? Cette double identité est-elle le résultat de son écartèlement ?

La réponse à toutes ces interrogations ne saurait être élaborée sans la formulation d'hypothèses sur lesquelles notre investigation sera organisée :

D'abord, « *Je ne parle pas la langue de mon père* » semblerait être un récit autobiographique qui reprendrait l'Histoire à travers plusieurs procédés, du fait que l'histoire collective est un ensemble fait à partir d'une multiplicité d'histoires individuelles des personnages qui souffrent d'une rupture généalogique.

De plus, Notre corpus de recherche est un carrefour entre la réalité et l'imaginaire qui utiliserait l'écriture autobiographique afin de ressusciter un passé refoulé et briser un silence acharné en y inscrivant les multiples appartenances et langues qui façonnent l'identité de l'auteure, raison pour laquelle, nous avons jugé nécessaire de définir les concepts de l'identité, l'exil, la mémoire, le déracinement, la langue et la culture.

Afin de mener à bien cette étude, nous avons envisagé un plan de trois chapitres :

Le premier chapitre intitulé : « *Leila Sebbar : Auteure de l'entre-deux* » servira à regrouper toutes les composantes qui façonnent l'identité de l'auteure telles que : son statut et son pays d'origine comme espace de la création littéraire. Nous y avons même défini les notions de l'exil, la mémoire, l'identité et le déracinement en montrant l'impact de la culture arabo-algérienne et la culture française sur l'écriture de Leila Sebbar, toujours dans son récit autobiographique et pour conclure ce chapitre, nous avons mis en question la notion de la nostalgie qui se révèle comme une passion identitaire chez notre écrivaine.

Dans le second chapitre que nous avons intitulé : « *La langue de Leila Sebbar* », nous mettrons la lumière sur le rapport des deux langues arabe et française : est-ce une concurrence ou une coexistence ?

Ensuite, nous évoquerons « *la citadelle de la langue française* » dans laquelle l'auteure était enfermée sous prétexte que son père voulait la protéger contre les horreurs et les férociétés de la guerre de l'indépendance en l'Algérie. De plus, nous avons donné sens au silence auquel est due la séparation linguistique et l'incompréhension de l'arabe puis enfin le concept du métissage littéraire du fait que l'auteure est née d'un croisement de deux langues.

Enfin, le troisième chapitre portera sur « *L'autobiographie et l'Histoire* ». Nous y avons essayé de voir comment Leila Sebbar s'est-elle servie de son récit autobiographique pour réécrire l'Histoire tout en analysant la fiction et l'autofiction dans le roman sebbarien et le rapport existant entre l'histoire individuelle et l'histoire collective. Ce dernier chapitre s'achève par le rôle du français comme langue de l'autobiographie.

Chapitre I : « Leila Sebbar : Auteure de l'entre-deux »

Ce premier chapitre, par lequel s'ouvre notre étude, se focalise particulièrement sur tous les éléments qui fondent le statut de Leila Sebbar. Une auteure de l'entre-deux qui vit cette déchirure entre les deux rives de la Méditerranée : l'Algérie et la France. De ce fait, nous allons tenter de parler de son statut et de définir cette notion de croisement tout en montrant l'impact de l'Algérie, en tant que pays d'origine de son père, sur son écriture et sa réflexion.

De plus, nous avons jugé nécessaire d'évoquer les notions de l'exil et de la mémoire qui sont indissociables du fait que Leila Sebbar est une écrivaine exilée. En effet, la mémoire occupe une place incontournable dans son travail d'écrivaine.

Au long de ce même chapitre, nous allons essayer de développer les concepts de l'identité et du déracinement à partir de son récit autobiographique qui s'appuie, en grande partie, sur ces deux aspects tout en évoquant la double identité et la rencontre des deux cultures : arabo-algérienne et française qui se trouvent étroitement mêlées dans ce texte.

Enfin, nous allons conclure ce chapitre par un aspect très révélateur dans l'écriture sebbarienne qui n'est autre que la nostalgie. Celle-ci se manifeste dans ce texte autobiographique comme une passion identitaire et elle constitue une source créatrice à partir de laquelle l'auteure quête ses racines et ses origines.

I-1- Statut de l'auteure : « Une croisée »

En 1941, à Aflou⁶, une petite ville des Hauts Plateaux algériens, est née Leila Sebbar d'un père algérien et d'une mère française, tous deux instituteurs de français pendant la période coloniale.

Citoyenne française par sa mère, elle quitte l'Algérie à la fin de la guerre et s'installe en France afin de poursuivre des études supérieures de lettres à Aix-en-Provence, puis à Paris et elle ne retourne en Algérie que pour des séjours de quelques jours seulement.⁷

Nonobstant, il est crucial de signaler qu'elle a fait l'école française en Algérie, enfermée dans la duplicité de la langue française qui était caractéristique de la situation coloniale : il y avait, d'une part, la langue de sa mère, le français, que cette dernière enseignait aux arabes et aux berbères et d'une autre part, la langue de son père, l'arabe, qu'elle n'a jamais appris et qui est, plus tard, l'un des moyens primordiaux de la libération algérienne.

En France, où elle cultivait le patrimoine français, elle s'était écartée de l'Algérie, son pays natal, celui de son père et des siens pour adopter le pays de sa mère. Mais sa situation reste ambiguë et elle se définit comme une « croisée » lorsqu'on lui demande comment elle se situe en tant qu'écrivain :

« Je suis dans une position un peu particulière, ni « Beure », ni « Maghrébine », ni tout à fait Française... »⁸

A cet effet, Michel Laronde annonce dans son œuvre biographique :

«...ni Pied-Noire. En effet, elle n'est pas immigrée ni enfant de l'immigration ; elle n'est pas fille de colons européens en Algérie ; elle n'est Algérienne que par son père et Française que par sa mère. De plus, sa langue maternelle n'est pas l'arabe, et elle n'est pas plus une écrivaine maghrébine d'expression française. Mais son identité

⁶ Une ville à la wilaya de Laghouat.

⁷ Laronde, Michel, *Leila Sebbar*, Collection AUTOUR DES ECRIVAINS MAGHREBINS, L'Harmattan, 2003, p15.

⁸ Ibid, p16.

culturelle est à l'écoute de ces situations de croisements multiples qui inspirent sa création romanesque.»⁹

Leila Sebbar a toujours été clairvoyante à propos de cette notion de croisement :

« ... Je n'échapperai pas à la division biologique d'où je suis née. Rien, je le sais, ne préviendra jamais, n'abolira la rupture première, essentielle : mon père arabe, ma mère française ; mon père musulman, ma mère chrétienne ; mon père citadin d'une ville maritime, ma mère terrienne de l'intérieur de la France... Je me tiens au croisement, en déséquilibre constant, par de peur de la folie et du reniement si je suis de ce côté-ci ou de ce côté-là. Alors je suis au bord de chacun de ces bords. »¹⁰

Cela se traduit par l'intersection d'identités, de cultures et d'Histoires dont se nourrirait son œuvre. Dans le passage cité ci-dessus, elle développe d'une manière très rigoureuse cette notion de « croisement ». Elle est née d'un père arabe musulman d'une ville maritime et d'une mère française, chrétienne de l'intérieur de la France, voilà ce qu'elle entend par le déséquilibre constant et elle finit par reconnaître qu'elle est au bord de ces deux bords qui la constituent.

A ce propos, elle ajoute :

« L'interférence et les croisements de lieux se sont imposés parce que ce qui est important pour moi, à la fois dans le travail d'écriture, dans l'imaginaire et dans le réel, c'est ce travail de tous les croisements. »¹¹

En effet, le français, langue par le biais de laquelle Leila Sebbar s'exprime n'est pas assez suffisante pour dire qu'elle est écrivaine française à part entière du fait que son pays natal, qui n'est autre que l'Algérie, constitue une source incontournable d'où elle puise toute sa

⁹ Laronde, Michel, *Leila Sebbar*, p16.

¹⁰ Ibid, p16.

¹¹ La revue *Arabes*.

production littéraire. Cela s'explique par le fait que la majorité de ses romans et nouvelles sont habités par des personnages qui sont en quête d'eux-mêmes.

Notre corpus de recherche « *Je ne parle pas la langue de mon père* », constitue un échantillon révélateur de plusieurs thèmes. Il est assez proche de l'autobiographie car l'auteure y raconte sa vie et les éléments qui se sont déroulés en Algérie, son enfance et toutes les personnes qu'elle avait rencontrées et qui font partie de son passé et de son histoire. Elle ne peut donc se détacher de ses années vécues en Algérie, non seulement parce qu'elles avaient marqué son enfance mais aussi parce qu'elle est en quête de ses origines et de son identité. Son attachement à son père la rend plus vive et motivée et c'est cette relation affectueuse qui éveille sa curiosité.

Etant marié avec une française, le père de Leila Sebbar se trouve écartelé entre deux langues et deux cultures sans omettre qu'il avait fréquenté l'école française et qu'il avait fait l'école normale supérieure de Bouzaréa pour enfin enseigner le français avec sa femme. Et c'est cet effet de « *l'entre-deux* » qu'évoque Leila Sebbar dans son récit.

« À sa femme, il parle, dans la langue de la France, sa langue à elle, je les entends depuis la véranda, derrière la fenêtre au verre granuleux, opaque, de la salle d'eau. Ils peuvent tout se dire, ils se disent tout, c'est ce que je pense alors. »¹²

De ce fait, le père devrait représenter le passé, les traditions et l'histoire de la terre natale. Cependant, il n'a pas assumé sa fonction et il a refusé fermement que ses enfants apprennent sa langue à lui, l'arabe. Il ne leur a même pas parlé de sa culture et de son histoire en croyant les protéger de l'horreur et du danger de la guerre mais, avec ce silence, il a obligé sa fille de vivre dans « *la citadelle de la langue française.*»

« Mais les enfants, ses enfants, nés sur sa terre à lui, de son corps infidèle, il a rompu la lignée, ses enfants nés dans la langue de leur mère, il les aime, la mère de ses enfants et sa langue... Dans sa langue, il aurait dit ce qu'il n'a pas dit dans la langue étrangère, il

¹² Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Editions Julliard, Paris, 2003, p20.

aurait parlé à ses enfants de ce qu'il tait, il aurait raconté ce qu'il n'a pas raconté... »¹³

Ce passage témoigne d'une « rupture généalogique », comme préfère Leila Sebbar le nommer, et il reflète, sans doute, une profonde angoisse et un gros chagrin de ne pas avoir appris cette langue, l'arabe, qui demeure, qu'on le veuille ou non, l'un des constituants qui façonnent l'identité culturelle de l'auteure. Néanmoins, nous ne pouvons pas nier que ses paroles témoignent également de l'amour qu'elle éprouve pour son père avec qui, ils ont eu, ses frères et elle, une enfance très heureuse.

Dans son roman autobiographique « *Je ne parle pas la langue de mon père* », sa tristesse et son anxiété de ne pas avoir appris la langue de son père et de sa terre, sont explicitement exprimées mais nous sentons tout de même sa compréhension et sa façon d'analyser le silence et le mutisme de son père qui avait pour intention de protéger ses enfants.

« Je ne sais pas, je ne saurai pas s'il se demandait ce que ses enfants auraient aimé entendre de l'autre histoire. L'interdit de la colonie, mon père le fait sien, que ses enfants ne connaissent pas l'inquiétude, qu'ils ne se tourmentent pas d'une prochaine guerre de terre, de sang, de langue. Son silence les protège. »¹⁴

Le fait que le père trouvait tout le temps des prétextes pour ne pas parler de son pays et de son Histoire s'expliquerait par la monstruosité des souvenirs qu'il gardait de la Guerre d'Algérie, car il était considéré comme un ennemi du fait qu'il était marié avec une française et qu'il enseignait la langue française, « la langue étrangère », celle des « ennemis ». Il figurait dans la liste noire de l'OAS et il a même été poursuivi et incarcéré à la prison d'Orléansville en 1957 mais il n'a jamais raconté à sa fille ce qui s'y était passé et pourtant elle cherchait toujours des réponses et des explications à ce sujet qui l'avait longtemps tourmenté.

C'est justement ce silence qui fait que Leila Sebbar réclame et revendique cette partie incontournable de son identité. Elle se met, de ce fait, à retracer le chemin de son père par

¹³ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p.20/21.

¹⁴ Ibid, p22.

les personnages dont elle se sert dans son œuvre afin de remémorer l'histoire de cet « étranger bien-aimé. »

« Avec son père s'est noué un rapport respectueux et craintif et surtout un non-dit qui a fait violence. Le père, directeur d'école, n'a pas parlé arabe avec ses filles. Il les a fait étudier dans le système francophone et il n'a pas su non plus protéger ses filles des quolibets ironiques et grossiers des garçons, quand elles allaient sur le chemin de l'école. L'enseignement n'était pas mixte, mais il n'y avait pas un parcours féminin et une route masculine pour se rendre à l'école ! Leila a prouvé des terreurs, des hontes, qu'elle ne pouvait partager. Les non-dits l'ont fait écrire. »¹⁵

Ainsi, le père de Leila a éloigné ses filles de son peuple, de sa langue et de son histoire en les faisant étudier dans l'école française mais il n'a pas su non plus les protéger contre les grossièretés des garçons arabes qui les insultaient à chaque fois qu'elles se rendaient à l'école. Leila n'avait jamais osé en parler avec son père, voilà c'est le non-dit qui lui fait écrire aujourd'hui sur le pays d'origine, la culture et la langue arabe qu'elle n'avait jamais connue.

Tous ces éléments font ce qu'est Leila Sebbar aujourd'hui, une auteure qui se démarque des autres auteurs de sa génération par son histoire familiale et collective, son vécu voire son itinéraire d'écriture. Cette auteure semble être naturelle lorsqu'il est question de s'exprimer sur l'identité, l'exil, la langue, le silence et la mémoire car elle est le produit de deux pays, deux langues et deux cultures, autrement dit, elle est le produit d'un croisement enrichissant comme le témoigne cette citation :

« La France est mon pays de vie, l'Algérie est mon pays d'enfance, c'est le croisement des deux qui fait mon inspiration. S'il n'y avait pas de Maghreb en France, je n'écrirai pas, et si je vivais en Algérie sans les étrangers, je n'écrirais pas.

¹⁵<http://www.jetsetmagazine.net/culture/revue.presse/je-ne-parle-pas-la-langue-de-mon-pere-de-leila-sebbar.21.8362.html>

C'est parce que je ne parle pas la langue de mon père que je suis dans l'écriture. Mon exil est l'exil de la langue du père. »¹⁶

Dans ce passage, Leila Sebbar insiste sur le fait que c'est le croisement de ces deux bords qui fait d'elle ce qu'elle est aujourd'hui. Et si l'exil désigne, pour d'autres, vivre loin de son pays d'origine, ce terme signifie pour cette auteure : vivre sans jamais parler ni comprendre la langue de son père.

Après avoir donné une idée sur le statut de Leila Sebbar et sur le croisement qui la constitue, nous allons montrer comment l'Algérie, son pays d'origine, se manifeste-il comme espace de la création littéraire.

¹⁶ <http://www.lesdiabesbleus.com/article-7141030.html>

I-2- Pays d'origine comme espace de la création littéraire

Dès le titre « *Je ne parle pas la langue de mon père* », nous constatons que l'œuvre de Leila Sebbar gravite autour de son père, autrement dit, autour de l'histoire de son père qui semble être aussi la sienne.

Le titre du roman est très révélateur notamment lorsque plusieurs notions sont interpellées, à savoir : la langue et le lien de parenté. Ce titre est alors porteur de sens et de signification et, de ce fait, il peut faire l'objet de plusieurs lectures et interprétations.

Leila Sebbar, par le biais de son roman, semble faire revivre et renaître ses souvenirs d'enfance en Algérie, le pays de son père qu'elle avait quitté à l'âge de dix-huit ans vers l'autre rive de la Méditerranée, la France, le pays originaire de sa mère. En effet, c'est ce croisement entre l'Algérie et de la France qui a été à l'origine de sa création littéraire.

« J'ai besoin de cette dualité. C'est une dualité croisée, ce n'est pas une dualité parallèle. C'est le croisement qui fait qu'il y a du conflit ou qu'il y a de l'amour. Et moi je suis née de l'amour entre deux personnes qui n'auraient pas dû se rencontrer finalement... »¹⁷

L'auteure avait passé son enfance en Algérie, au sein d'une maison régie et gérée par sa mère, la française. Quelle langue devait-elle apprendre et quels sont les éléments qui ont façonné sa culture ?

Nous ne pouvons, en aucun cas, dire qu'elle avait été influencée uniquement par sa mère du moment qu'elle était entourée par des algériens, des arabes, les voisins, les enfants rencontrés au chemin de l'école et les proches de son père auxquels elle allait rendre visite de temps à autre avec ses parents et ses frères.

De plus, la curiosité de Leila Sebbar lui avait permis de découvrir le pays de son père et de distinguer le mode de vie des familles algériennes. Tous ces facteurs et d'autres façonneront la culture de Leila Sebbar.

¹⁷ Entretien de Taina Tervonen avec Leila Sebbar, Février 2003.
<http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=2817>

La narratrice semble être fascinée par le mode de vie algérien, celui du peuple de son père dont elle ne parle pas la langue et qui est, sans doute, différent de celui de sa mère, la française.

En effet, quels que soient les moments vécus en Algérie, tristes ou heureux, l'Algérie demeure son pays natal, le pays de son père qui lui avait légué son nom et sa filiation.

L'Algérie constitue, de ce fait, un espace de la création littéraire, une source d'inspiration incontournable à partir de laquelle Leila Sebbar produit toute son œuvre littéraire.

« Chaque fois, je suis quand même obligée de préciser que je suis un écrivain français, écrivant en France et de langue maternelle, mais avec un pays natal qui est l'Algérie, une mémoire algérienne que je me fabrique. Et je retrouve la complexité de toute façon... »¹⁸

En outre, par le biais des souvenirs et des déplacements d'une ville à une autre, l'auteure nous traduit son attachement à son pays d'origine même si elle ne le fait pas explicitement.

« Cette école, je crois, avait été bâtie sans terrasse, pas comme celle, plus petite, du village près de Tlemcen, Hennaya, il n'y avait rien à voir autour. Une fois dans l'année, la fantasia... »¹⁹

La formule « mon père » est fortement présente dans le récit, ce qui expliquerait son attachement à son père et à ses origines comme si l'œuvre était construite autour de cet « étranger bien-aimé » comme préfère le nommer Leila Sebbar.

« Mon père était calme, il parlait avec les pères de ses élèves, des voisins, dans sa langue, près de nous, les mots n'étaient pas les mots de la colère, ils pouvaient être joyeux, je le sentais, parce que mon père riait doucement en parlant, complice comme avec un frère. »²⁰

¹⁸ <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=2817>

¹⁹ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p14.

²⁰ Ibid, p 53.

Ce passage témoigne, sans doute, d'un respect immense et d'un amour profond que porte la narratrice pour son père qui représente, pour elle, un homme exemplaire sur tous les plans même s'il n'a pas accepté de lui parler dans sa langue de l'Histoire de sa terre. Dans son roman, même si ce dernier semblerait être un moyen par lequel elle fait des reproches à son père, l'auteure lui dessine un joli portrait.

Quand elle évoque les coutumes et les traditions algériennes, la narratrice semble être fascinée et enchantée. Elle décrit avec admiration et enthousiasme la fantasia, le galop et les cavaliers (chorégraphie), ce qui traduit l'amour qu'elle a pour son pays natal qu'elle écrit et décrit à la fois.

« Une fois dans l'année, la fantasia sur le stade (...) au ras de la terre rouge d'où partaient les chevaux en ligne, jusqu'à l'autre bout du stade, alors les hommes, le burnous blanc gonflé, tiraient tous à la fois, debout sur les étriers. »²¹

Une autre forme d'influence est fort présente dans le texte et qui se manifeste clairement par l'impact de la littérature algérienne de langue française sur les écrits de Leila Sebbar d'où la trace de l'interculturalité. Cela dit qu'elle puise sa création littéraire tout en consultant les œuvres des écrivains de son pays d'origine tel que Kateb Yacine, l'une des figures emblématiques de la littérature algérienne d'expression française qui a royalement marqué son temps. Dans son récit, Leila Sebbar fait référence à « *Nedjma* ²² », le chef d'œuvre de Kateb Yacine qui reprend l'histoire de l'Algérie.

« Mon père savait-il alors qui habitait le quartier arabe où vivaient les pauvres de la ville au bord du Ravin de la femme sauvage, quelle femme sauvage ? Aujourd'hui je ne sais rien d'elle, la même que celle de Kateb Yacine ? Il me semble me rappeler une femme sauvage dans ses mots. Sa mère folle ? Nedjma dans la grotte de sa conception ou reléguée dans la cour fermée de la tribu, conduite par le grand nègre ? »²³

²¹ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p14.

²² Yacine, Kateb, *Nedjma*, 1956.

²³ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p18.

Cet extrait montre bien l'existence d'un jeu d'intertexte entre Leïla Sebbar et Kateb Yacine. Deux auteurs qui écrivent en langue française même si leurs vécus ne peuvent se confronter. Pour la langue arabe, méconnue pour Leïla Sebbar, cette dernière la revendique dans la majorité de ses textes littéraires. Pour Kateb Yacine, l'auteur engagé, il a cessé d'écrire dans la langue française immédiatement après l'indépendance de son pays pour se mettre à écrire en arabe, sa langue maternelle en décidant de ne plus réécrire en français, cette langue qui constituait autrefois un moyen de la libération algérienne et qu'il considère comme un butin de guerre.

I-3- Exil et mémoire comme moyens d'expression :

Le thème de l'exil demeure omniprésent dans l'œuvre littéraire de Leila Sebbar, il y est régulièrement abordé depuis ses premiers romans jusqu'aux derniers recueils de nouvelles et, de ce fait, il donne à son écriture un aspect assez particulier.

En effet, Leila Sebbar n'a commencé à réfléchir sur le concept de l'exil que lorsqu'elle a entrepris son travail d'écriture des lettres échangées sur l'exil avec l'écrivaine canadienne Nancy Huston²⁴, sous le titre de « *Lettres Parisiennes : Autopsie de l'exil* »²⁵ où elles réfléchissent, toutes les deux, sur les raisons et les aspects de l'exil. Cela dit que cette notion est incontournable dans l'œuvre de Sebbar car elle évoque une identité écartelée entre deux rives: l'Algérie et la France.

La production littéraire de Leila Sebbar, notamment son œuvre autobiographique : « *Je ne parle pas la langue de mon père* », est fortement traversée par le thème de l'exil. Ce dernier semble bien être le terme dont découlent les autres thèmes développés dans la fiction. Mais de quel exil, de quels exils s'agit-il ? Car ce terme est polysémique et sa signification est assez étendue.

« *L'exil est d'abord rupture, coupure, abandon.* »²⁶

Ce roman, qui est assez proche de l'autobiographie, est principalement caractérisé par la multiplicité et la diversité de ses exils: un exil géographique se traduisant par l'exil du corps, un exil paternel et un autre maternel du fait que ses parents sont issus de deux pays différents, un exil linguistique; celui de la langue de son père qu'elle n'a jamais parlée et celle de sa mère qui constitue sa langue d'écriture, mais aussi un exil culturel, politique et religieux. Ce dernier est du au fait que ses parents pratiquaient deux religions tout à fait distinctes : sa mère était chrétienne tandis que son père était un musulman laïque.

« *Je dois préciser avant tout que je suis moi-même le produit de deux exils : l'exil géographique de ma mère : de la Dordogne à une école*

²⁴ Écrivaine franco-canadienne d'expression anglaise et française, vivant à Paris en France depuis les années 1970.

²⁵ Sebbar, Leila, Huston, Nancy, *Lettres Parisiennes : Autopsie de l'exil*, Barrault, 1986, J'ai lu, 1999.

²⁶ Laronde, Michel, *Leila Sebbar*, p25.

des Hauts plateaux en Algérie, à Aflou, dans les années 40. L'exil de mon père, linguistique, culturel, politique ; de l'arabe maternel à la langue française (qu'il enseigne après trois années à l'école normale d'instituteurs de Bouzaréa à Alger où il reçoit, comme Emmanuel Roblès avant lui et Mouloud Feraoun, son ami, une excellente formation) ; de la religion musulmane qu'il n'a jamais abandonnée, à la mission laïque qu'il s'est assignée dans l'école de la République Française, où il instruit les « garçons indigènes » ; de la culture arabo-musulmane qu'il reçoit de sa famille et à l'école coranique, à la culture française classique et moderne qu'il étudie comme normalien et qu'il enseignera. J'hérite donc d'un double exil, l'exil paternel problématique, l'exil maternel qui ne souffre pas du poids de la colonie comme celui de mon père. »²⁷

Dans un entretien de Taina Tervonen avec Leila Sebbar, réalisé en février 2003, une question très pertinente a été posée à l'écrivaine sur la notion de l'exil qui fonde toute son œuvre et qui la pousse à écrire. Sa réponse fut ainsi :

« Je dirai que c'est la séparation. Pour moi, elle est là depuis la naissance, dans le fait que je suis née dans une Algérie coloniale d'un père algérien et d'une mère française. L'amour fait des miracles, mais je crois qu'à cause de la colonisation et plus tard de la guerre d'Algérie, j'ai vécu cette situation comme de la séparation et de la division. D'une certaine manière, pour moi, l'exil est au début, c'est l'origine... Si je parle d'exil, je parle aussi de croisements culturels ; c'est à ces points de jonction et de disjonction où je suis que je vis, que j'écris, alors comment décliner une identité simple ? »²⁸

Par conséquent, l'exil représente le résultat d'une migration et la traversée de la mémoire mais surtout la problématique à partir de laquelle l'auteure construit son œuvre littéraire.

²⁷ Entretien réalisé avec Taina Tervonen, février 2003.

<http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=2817>

²⁸ Ibid.

De ce fait, son identité se définit à partir du lieu d'origine, du lieu de départ et du déplacement géographique, notamment l'histoire de Leila Sebbar a commencé par un départ. « *Mais un départ c'est beaucoup plus qu'un simple déplacement.* »²⁹ C'est, en effet, ce départ qui a basculé le cours de son histoire.

Eloignée de sa terre natale « l'Algérie », l'écrivaine, par le biais des souvenirs d'enfance et des moments vécus en Algérie, tente de recoudre les liens avec ce pays qu'elle perçoit comme perdu. Cela évoque l'idée d'une séparation, d'un éloignement ou d'un changement car celui qui part quitte quelque chose et Leila Sebbar a quitté sa terre, la terre de son père qui est son pays d'origine afin de s'installer en France, le pays d'origine de sa mère.

*« La déchirure inguérissable qui s'impose par la force des choses entre un être humain et un pays natal, entre le moi et son foyer véritable. »*³⁰

Cet exil lui permettra de se situer par rapport à un espace géographique qui est sans doute le pays d'origine (l'Algérie) et le pays d'adoption (la France) mais aussi un espace temporel, celui du passé qu'elle fait revivre à travers les souvenirs et celui du présent d'où la dynamique passé/présent.

*« Ce sont d'abord les deux rives de la Méditerranée qui donnent à l'exil un sens géographique, créateur d'un espace entre deux lieux. »*³¹

Néanmoins, le souvenir que nous gardons du passé ne correspond pas parfaitement au passé tel que nous l'avons véritablement vécu, mais en est plutôt une version façonnée et modifiée par le temps mais aussi reconstruite par l'imagination.

«Le souvenir est dans une très large mesure une reconstruction du passé à l'aide de données empruntées au présent, et préparées d'ailleurs par d'autres reconstructions faites à des époques

²⁹ Begag, Azzouz, *Ecarts d'identité*, Editions du Seuil, Paris, 1980.

³⁰ Said, Edward, *The Mind of Winter*, Harpers Magazine Sept. 1984, p49.

³¹ Laronde, Michel, *Leila Sebbar*, p24.

antérieures et d'où l'image d'autrefois est sortie déjà bien altérée.»³²

Le fait que la notion de l'exil soit centrale dans l'oeuvre de Leila Sebbar évoque une identité complexe de par le fait qu'elle soit partagée entre deux patries avec un degré démesuré : l'auteure est originaire et native de l'Algérie, cependant elle ne parle ni comprend sa langue paternelle et elle vit dans un pays dont la langue devient à la fois langue maternelle et langue d'écriture.

Quant à la mémoire, celle-ci joue un rôle primordial dans l'affirmation de l'identité culturelle de Leila Sebbar en tant qu'exilée, car elle lui permet d'établir une origine ainsi qu'une appartenance à un groupe spécifique mais surtout elle lui permet de lutter contre l'oubli et l'amnésie. Nonobstant, la mémoire n'exprime qu'une vision fractionnée du passé à cause de l'oubli mais, tout de même, une partie incontournable dans la reconstruction de l'histoire.

« A l'oubli par l'exil s'oppose la mémoire qui permet de lutter contre l'oubli, de transcender l'exil et de faire le pont entre les deux rives. C'est aussi le rôle de la langue, qu'on la parle ou qu'on l'écrive, que de résister au silence et à l'oubli et de tenir une place de choix dans la transformation des exils en mémoire. »³³

Dans l'histoire familiale de Leila Sebbar, les femmes sont porteuses de la mémoire : la grand-mère, les sœurs, les tantes et les servantes : Fatima et Aïcha à travers lesquelles elle cherche son père et élabore son travail afin de maintenir la tradition. En effet, ce sont les femmes du peuple de son père qui prennent la relève de la préservation de la tradition par le biais de la parole et représentent ainsi l'autre rive sud de la Méditerranée, autrement dit, la partie algérienne de l'auteure que celle-ci revendique continuellement.

En outre, l'auteure cite plusieurs régions et villes algériennes telles que: Tlemcen, Hennaya, Cherchel, Mansourah, Ténès, El Oued et d'autres. Tous ces lieux marquent l'écrivaine et évoquent chez elle des souvenirs qui bâtissent son vécu et son histoire.

³² Halbwachs, Maurice, *La mémoire collective*, Presses Universitaires de France, Paris, 1959, p57.

³³ Michel Laronde, *Leila Sebbar*, p25.

De ce fait, à chaque lieu, Leila Sebbar attribue un événement et chaque événement est peuplé par des personnages auxquels l'auteure invente des destins et qui conservent ainsi une place importante dans la vie de l'auteure d'où le travail de la mémoire.

« Le discours de l'exil revient alors au discours du « croisement » avec ses lieux de mémoire. »³⁴

En effet, *« Je ne parle pas la langue de mon père »* serait un modèle révélateur d'une identité tant recherchée par l'écrivaine, et d'un silence; celui du père. Plus exactement, le silence de la langue du père, ce silence qui est, en premier lieu, lié à un exil à la fois politique, linguistique et culturel.

« Mon écriture est un travail de mémoire à partir de ces silences et de ces amnésies. C'est l'histoire d'une vie »³⁵

De ce fait, il est indéniable que c'est par cette ambiguïté et cette complexité de statut que Leila Sebbar s'est distinguée des autres écrivains. Intentionnellement ou non, elle a su et pu puiser de cette situation toute une inspiration productrice d'histoires où se mêlent réel et inventé mais toujours pour une seule et unique histoire : celle du croisement de l'Algérie et de la France.

« La plupart des gens ont essentiellement conscience d'une culture, d'un espace, d'un chez-soi ; les exilés ont conscience au moins de deux, et cette pluralité du regard suscite une conscience de dimensions simultanées, une conscience qui se situe, pour emprunter une expression musicale, en contrepoint. »³⁶

Edward Said explique pertinemment la différence entre un auteur exilé et un autre qui ne l'est pas. Un écrivain exilé est obligatoirement conscient de deux cultures du fait qu'il est issu de deux espaces et deux langues différentes, ce qui lui permet de mieux exprimer cette pluralité.

³⁴ Laronde, Michel, Leila Sebbar, p24.

³⁵ Entretien réalisé avec Taina Tervonen. <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=2817>

³⁶ Said, Edward, *The Mind of Winter*, p55.

I-4- Identité et déracinement :

La question de l'identité est et a toujours été au cœur des débats récurrents de la société. Ce concept dont les occurrences sont si nombreuses dans le discours littéraire, souffre d'une ambiguïté sémantique du fait de la polysémie qui le caractérise dans les différents emplois contextuels.

L'individu développe un travail identitaire pour avancer dans sa vie, raison pour laquelle les sociologues considèrent l'identité comme un processus social qui prend sa source dans le regard de l'autre et l'interprétation que nous en faisons, c'est un processus actif de représentation du à un travail collectif.

Pour à Alex Mucchielli³⁷, l'identité est « *un ensemble de critères de définition d'un sujet et un sentiment interne. Ce sentiment d'identité est composé de différents sentiments : sentiment d'unité, de cohérence, d'appartenance, de valeur, d'autonomie et de confiance organisés autour d'une volonté d'existence.* »³⁸

En effet, le sens de l'identité serait saisi comme la relation d'appartenance à un groupe d'individus, autrement dit, l'identification de l'individu se fait à partir de son inscription dans une collectivité, tout en gardant des caractéristiques individuelles propres à chacun.

« Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule faite de tous ces éléments qui l'ont façonnée. »³⁹

« *Je ne parle pas la langue de mon père* » serait un récit où l'identité est clairement revendiquée dès le titre. Leila Sebbar est une enfant métisse de deux parents d'origines distinctes, ce qui mobilise toute son œuvre dans l'intention de réclamer cette identité ambiguë. Ainsi, elle apparaît comme le produit d'un mariage d'amour entre deux personnes de deux bords : le père algérien musulman et la mère française chrétienne.

³⁷ Professeur à l'Université Paul Valéry-Montpellier III de 1980 à 2008 et fondateur du département des Sciences de l'Information et la Communication en 1989.

³⁸ Mucchielli, Alex, *L'identité, Que sais-je?*, PUF, Paris, 1992, p05.

³⁹ Maalouf, Amin, *Les identités meurtrières*, p08.

Comment se situer donc entre deux langues, deux cultures et deux pays dont les relations historiques et politiques remontent au passé lointain ? Et comment peut-on décliner son identité ?

L'identité se forge au contact avec autrui. D'un autre sens, elle émerge de la dialectique entre l'individu et la société et c'est à partir de ce positionnement que nous allons tenter de comprendre la construction de l'identité chez Leila Sebbar.

D'abord, l'identité de l'individu se construit dès la naissance par le biais de la socialisation primaire qui inscrit l'être dans une société spécifique qui possède naturellement et nécessairement ses règles et ses codes. Cette identité, une fois constituée, elle est conservée ou modifiée par les relations sociales.

Pour le cas de Leila Sebbar, elle a intégré un type d'identité en fonction du lieu où elle était née « l'Algérie » et du milieu dans lequel elle avait grandi (née d'une mère française qui lui avait appris sa langue à elle). Et c'est par le biais de cette catégorisation qu'elle a fait l'expérience de sa première identité sociale. De ce fait, son identité n'est pas choisie mais donnée sur la base des appartenances de ses parents et de ses performances.

Claude Dubar⁴⁰ prouve l'existence d'une identité individuelle - ce que chacun croit qu'il est- et d'une identité collective, c'est-à-dire les appartenances de l'individu.

Ayant grandi au sein d'une famille où les enfants étaient coupés de la langue de leur père, de sa culture voire de son histoire et ayant fait l'école française en Algérie sans avoir le moindre contact avec le peuple de son père, ceci a éliminé, pour Leila Sebbar, toutes les chances d'apprendre la langue arabe et de connaître l'histoire de ce pays.

De plus, Leila Sebbar et ses sœurs, les filles de la française, étaient considérées comme des ennemies, des étrangères à ce pays qui est, en réalité, le leur.

« Les petites filles étrangères qu'on insultait à distance, les filles du directeur qu'on n'approchait pas. Je savais, mes sœurs aussi, nous n'en parlions pas, ni à ce moment là, ni plus tard lorsqu'elles ont lu

⁴⁰ Professeur français de sociologie à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines.

ce que j'ai écrit pour raconter la terreur quotidienne, la mienne, la leur. Je ne sais pas, nous ne parlons pas de ces années, ces mots qui blessent, on ne les oublie pas...»⁴¹

Cet écart qui s'est constitué entre l'auteure et le peuple de son père l'a amenée à se mettre en question et à revendiquer cette identité qu'elle aperçoit comme ambiguë.

« Je n'ai jamais dit ça parce que si je peux parler des femmes du peuple de mon père, si je peux parler du peuple de mon père, je ne peux pas parler de mon peuple. L'Algérie n'est pas mon peuple et la France n'est pas mon peuple. Je ne peux pas dire que j'ai un peuple. Lorsque je dis les miens, il s'agit de ma famille, de mes proches, c'est tout. Et encore, je ne m'exprime jamais comme cela. On peut dire « les miens » lorsque l'on a une appartenance à une communauté, à une famille élargie, à un clan, à une tribu. Je n'appartiens pas. »⁴²

Cette ambiguïté de statut et cette complexité de l'identité ont amené l'auteure à se poser des questions sur son appartenance car elle ne peut se situer qu'au sein de sa famille et de ses proches.

Quant au concept du déracinement, celui-ci peut être illustré, dans notre corpus de recherche, par le choix des noms des personnages. Nous allons nous appuyer sur l'exemple des enfants du fils de Fatima, la bonne, et sa femme, qui travaillent et habitent en France, à Paris :

« Son fils ne s'appelle pas Mohamed, sa femme a dit que c'est mieux en deuxième prénom, il s'appelle Tarik, comme le dernier roi d'Andalousie, sa femme est plus instruite que lui. Pour sa fille, il voulait Fatima comme sa mère, il ne sait pas si elle est vivante, il n'a pas de nouvelles, il n'en demande pas. Sa femme a dit que c'est un prénom de vieille, il a protesté, c'est le prénom de la fille du

⁴¹ Sebbar, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p36.

⁴² Ibid, p42.

Prophète, tu le sais, Fatima, c'est beau, alors Aïsha, c'est l'épouse préférée du Prophète... Ni Aïsha, ni Fatima, on vit en France, ici c'est les vieilles qui portent ces prénoms, on l'appellera Karima, tu veux bien ? Il n'a pas dit non. »⁴³

Cet extrait constitue un modèle qui reflète le déracinement dans ce texte. Le fils de Fatima voulait donner le prénom de sa mère « Fatima » ou celui de sa tante « Aïsha » à sa fille alors que sa femme n'a pas apprécié ces prénoms car ce sont les vieilles qui les portent en Algérie et comme ils vivent en France, ils doivent choisir d'autres prénoms.

En effet, le nom est une composante centrale et essentielle de l'identité de chaque individu. Ce dernier a besoin d'un nom pour être considéré comme un membre de la communauté. De ce fait, nommer quelqu'un signifie le reconnaître en tant qu'individu avec sa propre identité et refuser de le nommer signifie nier son existence et comme les colons français appellent souvent les Algériens « *Fatma* » ou « *Mohamed* », ce fait est perçu comme une dépersonnalisation humiliante et vexante.

Touchés par ce mépris, certains exilés laissent derrière eux leur histoire et leur patrimoine afin d'adopter un nouveau mode de vie, celui du pays d'accueil. Dans le cas de la femme du fils de Fatima, celle-ci préfère nommer ses enfants par d'autres prénoms différents de celui de « Fatima » et de « Mohamed » pour ne pas les exposer à une humiliation mais il est irréfutable qu'une idée de déracinement se dégage derrière ce choix.

⁴³ Sebbar, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p101.

I-5- Double identité et rencontre des cultures :

Les deux thèmes évoqués, celui de l'identité et celui de la culture, se trouvent étroitement et explicitement mêlés dans le roman de Leila Sebbar « *Je ne parle pas la langue de mon père* » du fait de l'influence et de l'impact de la double identité sur l'alliance et le métissage culturel.

Le fait que Leila Sebbar soit née de deux parents d'identités distinctes la rend capable d'exprimer cette double appartenance qui ne peut être qu'une richesse à la fois culturelle et langagière même si elle ne parle pas la langue de son père « l'Arabe » ; une langue méconnue mais qui constitue un jalon primordial voire incontournable dans la vie de l'écrivaine.

« Les valeurs sont le point de rencontre entre l'individu et la société, l'une des caractéristiques primordiales de l'identité étant qu'elle possède un noyau central de valeur difficilement amovible qui est la liaison essentielle entre l'individu, sa culture et ses différents groupes d'appartenance. »⁴⁴

Leila Sebbar, appartenant à deux origines et deux cultures distinctes, se trouve aliénée entre deux univers différents l'un de l'autre. Est-elle algérienne ou française ? Arrive-t-elle à se situer ? Quels sont les éléments qui façonnent son identité et sa culture ? Accepte-t-elle cette dualité ? Est-ce une richesse ou un conflit ?

Avant d'apporter des réponses à toutes ces questions, nous estimons comme important le fait de donner une définition du concept de la « culture » tel que le mentionne Alex Mucchielli dans son ouvrage intitulé : « *L'identité* » :

« Une culture, c'est un ensemble d'acquis communs aux membres d'un groupe et c'est aussi toutes les expressions et les réalisations issues de ce système d'acquis mentaux. »⁴⁵

⁴⁴ Zavalloni, Values, Hand Books of Cross-Cultural Psychology. (In H.Triandis and J. Berry (Eds), Allyn et Bacon, 1980, p26.

⁴⁵ Mucchielli, Alex, *L'identité*, p15.

Ou encore :

« Une culture, au sens anthropologique, comprend les croyances, les normes, valeurs et représentations communes mais également les coutumes, les mœurs, l'ensemble des objets quotidiens et des expressions artistiques. »⁴⁶

En lisant ce roman, nous avons l'impression que Leila Sebbar est perdue entre deux langues et deux cultures tout à fait divergentes. Cependant, toutes les deux semblent paradoxalement participer à la construction de son identité.

Sur cette dichotomie identité/culture, Thierry Ménissier écrit: *« L'identité est le fait d'être soi et de se savoir soi mais aussi comme la capacité de s'identifier et de se reconnaître, aussi bien qu'en le fait d'être identifié et reconnu par autrui. Pour la notion de la culture, elle désigne l'ensemble des principes d'une civilisation ou ensemble homogène de sociétés humaines, parmi ces principes, le langage occupe une des premières places, en tant qu'il est le moyen de rassembler les hommes et le vecteur des valeurs dont l'affirmation permet aux membres d'une même culture de s'identifier et de se distinguer. »⁴⁷*

Dans une autre définition, il ajoute que l'identité est la capacité d'appropriation mais aussi de sélection, des représentations et des valeurs qui constituent la culture.

Etre née de deux parents de différentes origines est, sans doute, l'un des motifs qui l'ont poussé à exprimer cette dualité par le biais de l'écriture qui constitue une forme et une manière de s'exprimer et de revendiquer son identité et son appartenance.

Fascinée par la langue voire la culture arabo-musulmane, la narratrice se met à relater des faits qui demeurent uniques, caractéristiques et propres au vécu algérien tel que la circoncision qui relève du rituel arabo-musulman.

« Ce qu'il sait du vieux quartier de l'enfance, de la cour carrée au figuier, un jasmin pousse le long du mur, de l'école coranique, du marabout ancestral, des fêtes et des deuils, du mouton égorgé et des

⁴⁶ Mucchielli, Alex, L'identité, p15.

⁴⁷ Ménissier, Thierry, « Culture et identité », Le Portique (En ligne), 5-2007. Recherches mises en ligne le 07 décembre 2007, Consulté le 17 mars 2011. URL : <http://leportique.revues.org/index1387.html>

enfants circoncis (...) l'enfant petit, il est le roi de la maison, de la cour et du quartier, fils aîné, frère bien-aimé, ses sœurs murmurent pour lui, chantent à voix douce, elles ont brodé la robe blanche (...) ce jour est un jour heureux. »⁴⁸

En lisant cet extrait, nous avons l'impression que la narratrice avait vraiment assisté à ce jour heureux qu'elle décrit d'une manière très précise. Comme si elle était présente et pourtant elle ne l'était pas, ce qui reflète son travail de mémoire et de remémoration.

⁴⁸ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, pp21/22.

I-6- La nostalgie : source de la passion identitaire.

La nostalgie s'impose le plus souvent en tant que passion identitaire rencontrée dans les histoires de vie maghrébine infléchies par le déplacement colonial.

Dans « *Je ne parle pas la langue de mon père* », un récit évocateur de souvenirs personnels et d'une mémoire tantôt individuelle tantôt collective, la nostalgie s'impose et se révèle comme une source inventive, considérée comme un outil d'atténuer la fragilisation et la confusion des origines : familiale, linguistique mais aussi culturelle et religieuse. Autrement dit, la narratrice n'accède aux vérités et aux souvenirs des années de sa jeunesse algérienne qu'au prix d'une incursion dans la bio-fiction.

Cette forme de réinvention du soi et de l'autre, déployée chez Leila Sebbar en tant qu'auteure exilée, constitue bien une réaction esthétique réparatrice qui permet d'atteindre une forme de conciliation identitaire.

Leila Sebbar a passé son enfance dans l'ancienne colonie avant d'arriver en France. En Algérie, elle était mise à l'écart parce qu'elle était considérée comme une française, étrangère à cette terre et à son peuple même si elle était née d'un père algérien et avait grandi dans le territoire algérien. Nonobstant, cela n'empêche pas la narratrice de revendiquer son appartenance à ce pays qui constitue pour elle un point de départ et une source incontournable qui stimule toute son œuvre littéraire car ce récit et la majorité des autres qu'elle avait produits gravitent autour de cette notion d'identité.

La particularité de son récit à vocation autobiographique est qu'il est, avant tout, réparateur d'une fracture identitaire et d'une douleur provoquée par un rejet car la situation de la narratrice n'est pas totalement déterminée, raison pour laquelle elle cherche à se positionner. Un des moyens par le biais duquel la narratrice bâtit son œuvre est le recours aux souvenirs et à la nostalgie.

Les dix-huit ans qu'elle avait passés en Algérie l'ont royalement marquée ; le chemin qui mène à l'école, les déplacements d'une ville à une autre, les proches et les écoliers de son père sont des images qui s'imposent, qu'elle le veuille ou pas, car elle font partie de son

vécu, de son passé et de la construction de son identité en tant qu'être humain avant d'être une écrivaine car même si elle est née en Algérie et d'un père algérien, ses livres ne sont pas classés dans les rayons de la littérature maghrébine d'expression française tout en rappelant qu'elle n'est pas écrivaine française à part entière comme elle le déclare dans une de ses interviews, ni écrivaine tout à fait maghrébine et c'est le noyau de sa problématique.

De ce fait, c'est le recours à la nostalgie qui permet d'élaborer et d'effectuer cette quête des origines. La nostalgie apparaît donc comme le point central sans quoi le récit n'aurait pas lieu car ce dernier est construit à partir des dates et des événements autour desquels gravite toute l'oeuvre. Autrement dit, la nostalgie transcrit le passé et constitue une partie primordiale dans la création littéraire tout en mettant en mots et en images, que se fait le lecteur, le vécu et l'itinéraire de l'auteure qui cherche avant et après tout à redonner vie au passé et rendre hommage à son père en mêlant mémoire, nostalgie et imaginaire. L'objet de son récit sert, d'une grande partie, à rendre vivantes une époque et une terre tant perdues.

Synthèse :

A la fin de ce chapitre, une idée assez claire, sur le statut de Leila Sebbar, se dégage à partir de tous ces éléments étudiés. Leila Sebbar est une « *croisée* ». Elle est née d'un mariage d'amour entre deux personnes issues de deux pays, deux langues et deux cultures qui diffèrent sur tous les plans. C'est un croisement qui fait une richesse mais l'auteure ne cesse de revendiquer ses origines et ses racines algériennes car son appartenance à ces deux pays semble être démesurée : elle se sent étrangère en Algérie et exilée en France et son statut demeure ambigu du fait qu'elle n'est ni tout à fait algérienne, ni française à part entière.

Tout au long du chapitre suivant, nous allons nous intéresser à la langue de Leila Sebbar. Nous essayerons de montrer le degré de présence des deux langues : française et arabe dans son écriture à travers son roman autobiographique « *Je ne parle pas la langue de mon père* ».

Chapitre II : La langue de Leila Sebbar

La nécessité d'étudier de chapitre s'explique par l'importance que Leila Sebbar accorde à la langue dès le titre de son œuvre et plus particulièrement à la langue de son père, l'arabe qu'elle revendique continuellement même si elle ne le déclare pas explicitement.

En effet, nous verrons l'impact des deux langues sur son écriture et sur sa carrière d'écrivaine surtout. Nous allons même parler de cette « *citadelle de la langue française* » dans laquelle l'auteure a été enfermée à cause du mutisme de son père, ce qui a engendré une distance immense entre Leila Sebbar et sa langue paternelle et, pour achever ce chapitre, nous allons parler du métissage littéraire chez cette auteure.

II-1- Rapport avec les deux langues : concurrence ou coexistence.

L'identité est une notion complexe qui lie l'individu à une communauté. Ses éléments constitutifs sont principalement : la langue, la culture, les traditions et les coutumes.

Alex Mucchielli, dans son ouvrage intitulé « *L'identité* », aborde ces éléments qui façonnent l'identité en mettant en exergue les deux concepts de la langue et de la culture vu leur importance dans la construction de l'identité de l'individu. Autrement dit, le fait de parler et de comprendre une langue permet d'accéder à ses codes culturels.

« Une culture est comme une langue. Comme une langue, une culture s'apprend ; comme une langue, elle a ses règles et ses tournures ; comme une langue, elle porte en elle une conception du monde et, les mots, comme les codes culturels, sont des catégories de découpage de l'univers. »⁴⁹

Dans le cadre de ce chapitre, nous nous proposons d'étudier le rapport qu'entretient Leila Sebbar avec la langue arabe et la langue française dans son roman autobiographique : « *Je ne parle pas la langue de mon père.* »

⁴⁹ Mucchielli, Alex, *L'identité*, p14.

II-1-1- L'Arabe : langue paternelle.

L'arabe est la langue maternelle de la totalité de la population algérienne. Pour le cas de Leila Sebbar, l'arabe constitue la langue maternelle de son père et de sa famille. En effet, nous nous proposons d'étudier le rapport qu'entretient l'auteure avec cette langue avec laquelle elle est en perpétuel contact bien qu'elle ne l'avait jamais apprise.

De prime abord, il est indispensable de souligner que Leila Sebbar, même si elle est née en Algérie et y avait vécu jusqu'à l'âge de 18 ans, n'avait jamais eu le privilège de côtoyer et de grandir au sein des femmes algériennes qui gardent et préservent la culture traditionnelle du pays et qui la transmettent aux autres générations. C'est ce qu'elle regrette énormément et cela se manifeste clairement dans la majorité de ses œuvres mais surtout dans son roman autobiographique : « *Je ne parle pas la langue de mon père.* »

De ce fait, ce roman constitue tant bien un modèle incontournable dans lequel Leila Sebbar revendique cette langue méconnue dès le titre « *Je ne parle pas la langue de mon père* » du fait qu'elle n'a pas eu la chance de jouir de la beauté de la langue du peuple de son père, au contraire, des fractures et des coupures ont caractérisé le rapport qu'elle entretient avec cette langue qui, qu'elle le veuille ou pas, façonne son identité et influence sa situation d'écrivain.

L'auteure était coupée de la langue arabe car son père avait refusé que ses enfants l'apprennent pour des raisons politiques. Il voulait les protéger de la cruauté et de l'atrocité de la guerre de l'indépendance. Par conséquent, sa fille reste à l'écart de cette langue et de la culture traditionnelle arabo-musulmane du fait qu'elle a été éduquée selon les règles et les principes de la langue française tout en grandissant en Algérie et d'un père algérien. L'arabe demeurera donc une langue inconnue, étrangère voire absente pour l'auteure mais qui éveille tout de même son désir et sa soif de faire une carrière d'écrivain.

D'ailleurs, les marques de cette langue paternelle l'ont forcée à s'interroger et à faire un retour sur son histoire et sur le douloureux parcours colonial de son pays natal.

A propos de cette question, Michel Laronde ajoute dans son ouvrage consacré à la biographie de Leila Sebbar :

« La langue du père lui est revenue dans la fugue symbolique en France, qui a provoqué un retour de mémoire. »⁵⁰

Pour Leila Sebbar, l'arabe représente d'une part une belle langue qui est intimement et étroitement liée aux souvenirs de son enfance algérienne ; une langue qui la fascine et l'ensorcelle bien qu'elle ne la comprenne pas et qui occupe une place considérable dans la construction de son œuvre. Autrement dit, l'arabe constitue une belle langue que la petite Leila aimait entendre. Elle aimait écouter les histoires des femmes algériennes même si elle ne comprenait pas le sens des mots, c'était la sonorité de la langue arabe qui la séduisait.

« Les femmes se parlaient dans le soir, fort, toujours. Je les entendais. Des voix sonores, violentes, les enfants tardaient pour l'eau, le pain, les mères attendaient, ils désobéissaient et les coups ne les corrigeaient pas. Plus loin, il y avait moins de colères, les femmes parlaient entre elles, les enfants n'étaient pas là... alors elles bavardaient et du balcon les voix paraissaient douces, jeunes, rieuses... »⁵¹

Dans cet extrait, l'auteure nous décrit la colère et les voix violentes des femmes lorsque leurs enfants désobéissaient par contre lorsqu'elles se parlaient entre elles, leurs voix étaient douces, rieuses et sonores, et cela ne peut que refléter le degré d'intimité que se partageaient les femmes algériennes dans leurs conversations où elles abordaient tous les sujets et tous les tabous comme elles le faisaient dans le bain qui est un espace typiquement féminin où aimaient se rendre toutes les femmes, jeunes et vieilles, riches et pauvres.

D'autre part, la langue arabe est représentée dans le roman de Sebbar comme une langue brutale quand elle évoque les insultes des garçons algériens sur le chemin de l'école. Lorsqu'elle traversait le quartier indigène avec ses sœurs pour se rendre à l'école, les

⁵⁰ Laronde, Michel, *Leila Sebbar*, p15.

⁵¹ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, pp 19/20.

garçons algériens les outrageaient parce qu'elles s'habillaient comme des petites françaises et par conséquent, elles se distinguaient des filles algériennes.

« Trop visibles, vulnérables, à travers nous, ils insultaient la différence manifeste, provocante sûrement. »⁵²

Ces insultes affligeaient la petite Leila et ses sœurs mais, en dépit de leur angoisse et de leur anxiété dues aux comportements et aux violents mots lancés par ces garçons, elles préféraient ne jamais en parler avec leur père qui avait pour souci de protéger ses enfants et voilà un autre silence.

« Ces mots étrangers et familiers, je les entends encore, violents comme des pierres jetées, visant l'œil ou la tempe, et séducteurs... »⁵³

Ce passage dévoile clairement l'intensité et l'atrocité des injures des garçons que l'auteure avait comparées à des pierres jetées.

Bien qu'elle n'apprenne jamais la langue du peuple de son père, Leila Sebbar était en contact avec l'arabe grâce aux visites dans la maison des proches de son père. Cela dit que la langue arabe a eu son impact sur l'écriture de Sebbar par le fait qu'elle soit un code familial et amical que se partageaient son père, ses amis et même les membres de sa famille qu'elle aimait entendre.

« Mon père était calme, il parlait avec les pères de ses élèves, des voisins, dans sa langue, près de nous, les mots n'étaient pas les mots de la colère, ils pouvaient être joyeux, je le sentais parce que mon père riait doucement en parlant, complice comme avec un frère. Je ne comprenais pas la langue de mon père, je l'entendais, dépourvue de sens... »⁵⁴

⁵² Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, pp 40/41.

⁵³ Ibid, p37.

⁵⁴ Ibid, pp 18/19.

Une autre image de la langue arabe est nettement décrite dans ce récit, la langue du Coran, de l'islam, une langue « sacrée ».

L'auteure ne peut, en aucun cas, nier qu'elle regrette le fait que son père ne lui avait jamais appris sa langue à lui car il l'avait éloignée, d'une façon ou d'une autre, de son peuple, de sa famille et même de sa culture. Cet extrait de son interview avec Roswitha Geysss témoigne de son angoisse et de son regret :

« Je n'ai pas appris la langue de mon père, parce que l'arabe a été une langue absente... et parce que j'ai été séparée de la langue arabe, la langue de l'Algérie, la langue de la civilisation arabomusulmane. »⁵⁵

Ou même dans notre corpus :

« Dans sa langue, il aurait dit ce qu'il ne dit pas dans la langue étrangère, il aurait parlé à ses enfants de ce qu'il tait, il aurait raconté ce qu'il n'a pas raconté... il aurait raconté les ancêtres, le quartier, vérité et mensonge, il aurait ri avec ses enfants dans sa langue et ils auraient les mots de gorge, les sons roulés, répétés, articulés encore et encore... »⁵⁶

Cela dit que la langue arabe joue un rôle fondamental dans la quête identitaire de Leila Sebbar même si elle n'a pas eu la chance de jouir de l'opportunité de parler et de comprendre la langue maternelle du peuple de son père.

Nous notons, dans cette perspective, qu'aux difficultés de la compréhension linguistique s'ajoute aussi une difficulté à partager les traditions et les représentations culturelles de la famille et surtout à comprendre leurs manières de faire mais cela n'empêche pas que la langue arabe demeure, pour l'auteure, un jalon primordial dont les marques la poussent à faire un retour sur son histoire et à s'interroger sur la construction de son identité.

⁵⁵ Leila Sebbar dans l'interview avec Roswitha Geysss, Paris, le 16 mai 2005.

⁵⁶ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p21.

Autrement dit, cette langue méconnue constitue une partie d'elle-même dont elle ne peut jamais se détacher comme le souligne explicitement cette citation d'Amin Maalouf :

« Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même. »⁵⁷

Ainsi, Amin Maalouf développe d'une façon très rigoureuse ce lien qu'établit l'individu avec les différents éléments qui définissent son identité et son appartenance, à savoir : l'appartenance à un pays, qui est un espace géographique limité, en plus des langues et des différentes traditions culturelles. L'ensemble de ces éléments aide l'individu à se constituer une identité pour pouvoir être considéré comme un membre d'une communauté.

⁵⁷ Maalouf, Amin, *Les identités meurtrières*, p 09.

II-1-2- Le Français : langue maternelle.

Née d'une mère française et d'un père algérien, tous deux instituteurs de français, Leila Sebbar a naturellement acquiert la langue française. A cet effet, l'auteure dit que, dans sa famille, c'était le français qui permettait la communication et l'accès au savoir et qu'il n'y avait pas de nécessité vitale à apprendre l'arabe même si elle s'attache à ses origines et revendique la langue et la culture de son père comme nous l'avons déjà vu.

Il sera nécessaire de rappeler que Leila Sebbar avait quitté son pays natal pour s'installer en France à l'âge de dix-huit ans, là où elle avait étudié la langue et la littérature françaises pour enfin publier ses premiers essais vers les années 1970. Elle a été influencée tantôt par la situation sociale et politique en Algérie pendant la période coloniale, tantôt par sa nouvelle vie en France ; une étape transitoire qui était d'une importance primordiale et d'un impact remarquable sur la construction de sa personnalité et surtout de son identité car il est inexécutable, pour un écrivain, d'échapper à son Histoire.

Quant à la langue française, elle est, pour Leila Sebbar, la première langue qu'elle avait apprise à la maison. Ses parents, dont sa mère qui était française, ne se parlaient qu'en français. Par conséquent, l'arabe était une langue absente et n'existait qu'en dehors de la maison.

« Mon père, avec lui, nous séparait de sa terre, de la langue de sa terre. Pourtant tout autour de l'école c'était l'arabe. Les murs n'étaient pas si épais... »⁵⁸

De plus, cette langue, qui est la langue de sa mère et sa langue maternelle, elle constitue sa langue d'écriture par le biais de laquelle elle inscrit toutes les autres langues dont la langue arabe qu'elle revendique sans cesse. Toutefois, même si elle est le produit de deux pays, deux cultures et deux langues différentes, nous ne pouvons pas dire qu'elle est bilingue.

⁵⁸ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p42.

«Pour parler d'un bilinguisme parfaitement équilibré, il faudrait que l'individu ait acquis les langues dès la petite enfance, qu'il ait grandi dans une famille qui parle et valorise les deux langues, qu'il ait reçu une éducation scolaire bilingue, qu'il reste dans sa vie postérieure en contact avec les sociétés qui parlent les deux langues, et qu'il se sente intégré aux deux cultures qui s'expriment à travers elles.»⁵⁹

Or, ce n'était pas le cas de Leila Sebbar qui a été catégoriquement coupée de la langue arabe et donc de l'Algérie, son pays d'origine. Raison pour laquelle, elle cherche, par le biais de la totalité de ses publications littéraires et artistiques, à renouer la déchirure et le contact brisé entre l'Algérie et la France. Ces deux pays qui sont étroitement liés de par l'histoire coloniale. C'est cet aspect qui est nettement abordé dans son œuvre autobiographique *« Je ne parle pas la langue de mon père »*.

Ainsi, nous pourrions dire que Leila Sebbar est une écrivaine de « l'entre-deux » mais pas « des deux » du moment qu'elle ne se situe ni comme une algérienne, ni comme une française à part entière. Sa situation reste ambiguë, raison pour laquelle elle cherche incessamment à recoudre cette séparation provoquée par le silence de son père qui a fait que ses enfants soient claustrés dans *« la citadelle de la langue française. »*

A cet égard, nous nous posons la question si cette langue l'avait préservée d'une partie de l'Histoire de l'Algérie et si le fait de ne jamais parler l'arabe l'avait protégée de certains dangers ?

Comme nous l'avons déjà mentionné, le père de Leila Sebbar avait refusé que ses enfants apprennent la langue arabe afin de les protéger contre les atrocités de la guerre d'indépendance. Ainsi, il les avait éloignés de son peuple, de sa famille mais surtout de sa culture et de ses traditions.

Leila et ses frères ont vécu en Algérie sans parler ni comprendre la langue de leur pays natal, ni même fréquenter son peuple comme s'ils étaient des étrangers et pourtant ils étaient nés d'un père algérien, musulman.

⁵⁹ Siguán, Miguel, William F. Mackey: *Education et bilinguisme*. Publié par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture. Lausanne : Delachaux & Niestlé, 1986, p21.

De plus, ils n'avaient pas accès aux discussions et aux discours familiaux et amicaux à cause de l'ignorance de la langue arabe qui, connue ou méconnue, demeure pour eux un trait d'appartenance à ce pays qui s'impose là où ils se dirigent du fait d'être nés en Algérie et d'un père algérien.

« La langue étrangère l'a-t-elle séparé des mots qu'il aurait choisis pour nous ses enfants ? »⁶⁰

Par la langue étrangère, l'auteure veut désigner le français. En lisant ce passage extrait de son œuvre autobiographique, nous avons l'impression qu'elle voit en cette langue un obstacle qui les a séparés, ses frères et elle, de la langue de leur père que ce dernier devrait leur apprendre.

De ce fait, nous nous posons la question si cette langue est étrangère pour elle aussi ? Même si c'est la seule langue qui a accès à la communication au sein de sa famille. Aurait-elle préféré parler l'arabe, la langue de son père, si ce dernier l'aurait permis ? Et si elle avait à choisir, pour laquelle des deux langues aurait-elle opté ?

Dans « *Je ne parle pas la langue de mon père* », Leila Sebbar décrit chaleureusement son désir d'apprendre la langue du peuple de son père, si ce dernier l'avait permis, elle aurait pu aborder beaucoup de sujets et poser toutes les questions qui ne cessent de l'intriguer jusqu'aujourd'hui et surtout après le décès de son père, qui ne lui avait toujours pas apporté des réponses sur tout ce qu'elle cherchait à comprendre autour de l'histoire de son pays d'origine, de la guerre d'indépendance, des années que son père avait passées séquestré et de l'histoire du fils de Fatima, la servante qui travaillait dans la maison de la française, la femme du maître arabe. En effet, c'est l'incompréhension de la langue qui ne lui avait pas permis d'accéder à la réalité qu'elle avait tant cherchée.

« Lorsque j'ai cherché à savoir comment se dit catastrophe en arabe, j'ai du le demander à un ami algérien qui l'a écrit, épilé, prononcé pour moi, comme l'aurait fait mon père, si j'avais été à Nice à ce moment là, et mon père vivant... »⁶¹

⁶⁰ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p20.

⁶¹ Ibid, p47.

Dans ce passage, l'auteure décrit, même si elle le fait d'une façon implicite, le besoin et la nécessité d'apprendre la langue arabe dont elle a été séparée pour vivre dans la citadelle de la langue française. Si elle était à Nice et son père était en vie, elle n'hésiterait pas un instant à lui poser toutes les questions qui l'intriguent aujourd'hui.

II-2- La citadelle de la langue française :

L'expression de « *la citadelle de la langue française* » figure et apparaît plusieurs fois dans le texte sebbarien. Elle est, de ce fait, porteuse de sens et de connotations.

*« Nous portions, mes sœurs et moi, en carapace, la citadelle de la langue de ma mère, la langue unique, la belle langue de la France (...) Citadelle close, enfermée dans sa langue et ses rites, étrangère, distante, au cœur même de la terre dont nous ne savions rien et qui avait donné naissance à mon père, aux garçons de sa langue, à nous les petites Françaises, à mon frère séparé de nous, les filles, hors de la maison. »*⁶²

Cette citadelle de la langue française protège la petite Leila et ses sœurs tant qu'elles sont dans la maison, un espace qui leur est propre et familier. Mais une fois sorties de cette citadelle, elles seront confrontées à un monde auquel elles sont étrangères et écartées et qui leur est, par conséquent, étranger parce qu'elles ne comprennent pas la langue arabe, langue du pays où elles vivent. Elles sont donc considérées comme des filles « *impudiques, étrangères à la langue et à la coutume qui voile depuis les cheveux jusqu'à la cheville, ces filles de la citadelle hermétique de leur mère...* »⁶³

C'est peut être à cause de cet écart que les garçons algériens les injuriaient au chemin de l'école, pour le fait qu'elles se distinguaient des petites filles algériennes. Autrement dit, le seul espace où ces « petites Françaises » se sentaient en sécurité totale était la maison de leurs parents où elles s'exprimaient librement en français avec leur mère, la française.

Dans un passage de son roman, Leila Sebbar se pose cette question : « *Citadelle invincible, qui la protégeait ? La République, la colonie, la France ?* »⁶⁴ Tout en sachant que c'est la France qui a imposé sa langue en Algérie mais cela a risqué d'omettre et d'effacer la langue et la culture arabes dont a été coupée l'auteure en étant enfermée dans cette

⁶² Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p39.

⁶³ Ibid, p41.

⁶⁴ Ibid, p39.

citadelle de la langue de sa mère qui n'était pas seulement un refuge mais aussi un lieu de séquestration qui l'avait séparée de sa langue et de sa culture d'origine.

Cependant, Leila n'a pas été enfermée dans cette citadelle par les colons français mais cette fois-ci par son père, l'algérien, qui enseignait la langue étrangère, celle des ennemis, comme préfèrent la désigner quelques algériens.

II-3- Silence et séparation linguistique :

Etant marié avec une française et ayant fréquenté l'école française, le père de Leila Sebbar, algérien, se trouve entre deux langues et deux cultures différentes, sa culture d'origine, arabo-musulmane, et la culture française, celle de son épouse. Avec ses enfants, il a refusé fermement de parler la langue arabe qui est la langue de sa terre et de son peuple ni leur parler de l'histoire et des traditions de son pays, il les a ainsi coupés de tout ce qui peut les attacher à leur pays d'origine pour vivre enfin dans « *la citadelle de la langue française.* »

Leila Sebbar, dans son œuvre autobiographique « *Je ne parle pas la langue de mon père* », est bien consciente que son père voulait les protéger, ses frères et elle, de l'horreur et de l'atrocité de la guerre en Algérie. Nous rappelons ainsi que son père avait été incarcéré à la prison d'Orléansville en 1957 et qu'il a longtemps été poursuivi du fait qu'il maîtrisait la langue française considérée comme une langue « ennemie » et qu'il l'enseignait à l'école.

D'ailleurs, l'auteure avait introduit son œuvre par une série de dates très importantes « *pour ne pas se perdre dans les méandres de la mémoire.* »⁶⁵ Parmi ces dates, figurent celle de l'incarcération de son père à Orléansville et même celles de ces rencontres avec Mouloud Feraoun et Maurice Audin qui étaient assassinés tous les deux.

L'auteure, curieuse et avide de connaître ce qui s'était passé avec son père durant toutes ces années, souffre de son silence car il n'avait jamais répondu à ses questions, cela est peut être dû aux mauvais souvenirs qu'il gardait de cette période tragique et frustrante.

« Mon père ne répond pas à mes questions, lui dans cette guerre, la liste noire, la prison à Orléansville, les menaces, sa femme seule, cherchant les amis, les appuis pour les autorisations de visite et, après, le train, les interrogations militaires... »⁶⁶

Cet extrait nous montre que son père était menacé et qu'il figurait dans la liste noire. Son silence serait donc justifié car il ne pouvait pas raconter l'atrocité de cette époque à ses

⁶⁵ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p09.

⁶⁶ Ibid, p28.

enfants mais ses bonnes intentions n'ont pas été sans conséquent et sa fille a continué et continue, jusqu'aujourd'hui, à chercher une réalité qui a tant été masquée par le silence de son père qui, durant toute sa vie, s'est tu sans jamais apaiser la curiosité de ses enfants. Ces derniers sont nés d'un père et sur une terre dont ils ne savent rien et tout autour d'eux leur semble étrange. Que se passerait-il s'il leur avait appris la langue de sa terre, s'il leur avait confié ses secrets de la guerre ? Est-ce que son silence les a vraiment protégés ? La réalité serait sûrement autre et leurs inquiétudes ne seraient pas si flagrantes.

« Je ne sais pas, je ne saurai pas s'il se demandait ce que ses enfants auraient aimé entendre de l'autre histoire. L'interdit de la colonie, mon père le fait sien, que ses enfants ne connaissent pas l'inquiétude, qu'ils ne se tourmentent pas d'une prochaine guerre de terre, de sang, de langue. Son silence les protège. »⁶⁷

L'auteure, dans ce passage de son récit, reproche à son père cette attitude de dissimuler la vérité même si ses intentions étaient bonnes. Si les garçons algériens les injuriaient, ses sœurs et elle, c'est parce qu'elles étaient différentes et c'est, en effet, son père qui a imposé cette différence. Autrement, elles passeraient inaperçues et elles n'écouterait jamais les insultes sexuelles parce qu'elles connaîtraient le sens des mots et parce qu'elles seraient considérées comme les autres filles, les algériennes et non pas comme des étrangères, filles de l'étrangère comme c'était leur cas.

« Mon père n'aura jamais su que le silence de sa langue, dans la maison de la Française, se muait en mots de l'enfer, la porte franchie, et que ses filles seraient asphyxiées, étourdies par la violence répétée du verbe arabe, le verbe du sexe... »⁶⁸

En outre, le silence du père a provoqué une séparation linguistique qui a engendré de graves conséquences. Comment peut-on être natif et originaire d'un pays sans jamais parler ni comprendre sa langue et sans jamais connaître ses traditions et ses coutumes ? Sachant bien que la maîtrise de la langue est la clé qui a accès à la culture, deux éléments qui ne peuvent jamais être dissociés.

⁶⁷ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p28.

⁶⁸ Ibid, p42.

C'est justement ce qui intrigue la narratrice qui aurait souhaité mener une vie ordinaire, celle d'une fille native et originaire de l'Algérie, que son père lui parle de tout ce qui façonne son identité d'algérienne, qu'elle connaisse l'histoire de son pays et qu'elle partage tous les rites et toutes les traditions avec le peuple de son pays sans qu'elle ne reste à l'écart.

« (...) maître d'école dans sa maison, ensemble ils auraient déchiffré, récité, inscrit sur l'ardoise noire les lettres qu'ils ne savent pas tracer. Ses enfants auraient ri comme les enfants de sa rue, comme eux ils auraient parlé et crié. Mais il n'a pas parlé la langue de sa mère avec son fils, ses filles (...) Il se tait. Ce qu'il sait du vieux quartier de l'enfance, de la cour carrée au figuier, un jasmin pousse le long du mur, de l'école coranique, du marabout ancestral, des fêtes et des deuils, du mouton égorgé et des garçons circoncis, de la révolte silencieuse qui s'organise, il ne dit rien. »⁶⁹

Dans le passage ci-dessus, nous avons l'impression que la narratrice regrette son destin qui l'avait séparé du peuple de la terre de son père. Qu'elle regrette aussi le fait de ne pas avoir appris la langue arabe et qu'elle n'a pas eu le privilège de tracer ses lettres qui demeurent méconnus jusqu'aujourd'hui. C'est cette séparation linguistique qui est à l'origine de toutes ses peines et ses angoisses. Leila Sebbar se sent différente et étrangère dans un pays où elle était née et avait vécu jusqu'à dix-huit ans mais dont l'histoire reste toujours méconnue et ambiguë.

Cette souffrance de la séparation linguistique est clairement exprimée dans ce récit autobiographique dès le titre mais aussi par le biais de quelques énoncés qui se répètent plusieurs fois dans le texte et qui justifient ce que nous avons avancé. Le texte est construit de parties, chacune est introduite par une phrase très significative mais qui a toujours attrait à la langue telles que:

« Mon père ne m'a pas appris la langue de sa mère », « Je n'ai pas parlé la langue d'Aïsha et de Fatima » ou encore *« Je ne parle pas la langue des sœurs de mon père. »*

⁶⁹ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p21.

Ces variantes ont presque la même connotation ; elles indiquent, d'une façon ou d'une autre, qu'il y a une interruption dans la transmission de la langue -considérée comme un savoir- de la part du père qui est censé être le premier à transmettre cet héritage mais aussi de la part d'Aïsha, Fatima et les sœurs de son père du fait que les femmes devraient être porteuses de la tradition et de la mémoire.

II-4- Distance et incompréhension de la langue :

Parler et comprendre une langue permet l'accès à sa culture et facilite surtout l'intégration de l'individu au sein d'un groupe.

Pour Maryse Liciaga⁷⁰, l'identité est un héritage présent dans la mémoire collective de chaque individu et cet héritage sera, par la suite, défendu et transmis par les héritiers d'origine ou d'adoption. Toutefois, si nous prenons le cas de Leila Sebbar, qui est censée être une héritière d'origine, nous constaterons qu'elle n'a pas hérité la langue de son père, l'arabe, pour pouvoir s'en servir. Elle ne peut donc ni la défendre ni la transmettre.

Leila avait vécu en Algérie jusqu'à l'âge de dix-huit ans, une période assez suffisante pour apprendre et maîtriser la langue de sa terre natale mais le choix de son père était plus fort que sa passion. Il l'avait catégoriquement coupée de sa langue comme nous l'avons vu précédemment.

« (...) elle est sa femme et sa langue est sa langue, lorsqu'il parle avec elle. Mais les enfants, ses enfants, nés sur sa terre à lui, de son corps infidèle, il a rompu la lignée, ses enfants nés dans la langue de leur mère, il les aime, la mère de ses enfants et sa langue... »⁷¹

Or, sa fille, curieuse, aimait écouter les conversations des femmes dans la cour de la maison au cours des visites familiales et celles de Fatima et Aisha, les bonnes qui travaillaient dans la maison de sa mère, l'étrangère, cette dernière, institutrice de français, leur avait appris sa langue à elle, et voilà une autre forme de rupture avec la langue arabe. Les deux bonnes s'expriment en français et Leila n'aura pas le privilège d'écouter les sons de cette belle langue chez elle.

Elle écoutait aussi les discussions de son père avec ses voisins et avec les parents de ses élèves mais elle ignorait le sens des mots, elle essayait de contrôler les gestes et les expressions des visages pour pouvoir deviner. Et même lorsqu'elle marchait sur le chemin de l'école, accompagnée de ses deux sœurs et que les petits algériens les insultaient, elle comprenait que les insultes étaient sexuelles et que les mots n'étaient pas ceux de son père, même si elle ne connaissait pas le vrai sens des mots.

⁷⁰ Professionnelle de la presse écrite.

⁷¹ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, pp 20/21.

« J'ignore le sens précis des mots, mais je suis sûre que l'insulte est sexuelle, je ne les dis pas à voix haute, et nous ne parlons pas à mon père de ces cris articulés. Ces mots de la langue de mon père, qu'il n'entend pas parce que nous marchons seules toutes les trois... »⁷²

Voici l'un des inconvénients de la distance provoquée par l'incompréhension de la langue arabe. De ce fait, on peut dire que la vie de Leila Sebbar a été fort marquée par des coupures. Elle se sent d'abord coupée de son père avec qui, même si se nouent beaucoup de sentiments d'amour et de tendresse, elle n'est jamais arrivée à aborder les sujets qui l'intriguent autour de son histoire et l'histoire du pays où elle est née. En outre, elle est séparée de sa langue paternelle qui demeure méconnue pour elle et cela a engendré une distance assez remarquable de sa terre natale, de sa culture et de ses traditions et coutumes.

« La culture joue, dans la création de l'identité, un rôle fondamental. L'identité est ce qui définit la communauté, la distingue et la rassemble. »⁷³

Or, leila Sebbar n'a pas pu apprendre la langue de son père pour accéder à la culture mais nous retrouvons -quand même- les traces de la culture algérienne, arabo-musulmane dans son récit. Elle a pu répertorier quelques coutumes et rites par le biais de Fatima, Aïcha et les cousines auxquelles elle rendait visite avec ses parents. Cela traduit sa quête d'origines et d'identité surtout car elle se sent écartelée entre les deux frontières de la Méditerranée. Etre née sur une terre de deux parents de différentes origines où manque la compatibilité entre leurs langues, leurs traditions et leur cultures, c'est justement ce qui l'a poussé à revendiquer la langue et la culture de son pays d'origine.

« La différence culturelle nous confronte à la rupture de tout ce qui, en soi et dans la culture, correspond au maintien de la relation d'unité duelle ; en ce sens, comme la figure de Laios dans le mythe d'Œdipe, le père est une figure de l'étranger. »⁷⁴

⁷² Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p37.

⁷³ <http://www.troisiemesateliers.com/culture-identite.asp>

⁷⁴ Kaes, René, *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, Dunos, 2001, p69.

Plus exactement, l'étranger est l'image que se dessine la narratrice de son père car, en dépit de l'amour et de la tendresse qu'il a tant réservée à ses enfants, ce père demeure pour elle un étranger du fait qu'il l'avait séparée de sa langue, de sa culture et de son pays d'origine où elle n'arrive toujours pas à se situer. Cela dit que si elle se sent toujours étrangère dans son pays, c'est à cause du choix de son père.

En somme, l'anxiété et la souffrance de la langue et de la culture arabes s'expriment dans tous les sens chez la narratrice: son père ne lui avait pas transmis sa langue à lui. Par conséquent, le fil du rapport de langue paternelle s'est brisé d'où ce sentiment affligeant d'étrangeté et d'aliénation.

II-5- « L'Arabe » et « le Français » : esthétique de l'alliance.

Leila Sebbar est le fruit d'un amour entre deux personnes, un père algérien, arabe et une mère française. Autrement dit, elle est le produit d'un croisement de deux pays, deux langues et deux cultures qui coexistent même si elles ne se ressemblent pas. Par conséquent, son identité est faite à partir d'une rivalité.

Son roman autobiographique « *Je ne parle pas la langue de mon père* » est principalement marqué par l'intersection de deux pays : l'Algérie et la France, notamment deux cultures et deux histoires divergentes mais qui sont -quand même- en perpétuel contact car on ne peut pas parler de l'Algérie sans évoquer son histoire coloniale avec la France. En effet, ce sont les deux cotés de la Méditerranée qui donnent à son œuvre un aspect assez particulier, caractérisée principalement par la multiplicité d'histoires.

D'abord, le français constitue, pour elle, sa langue maternelle et sa langue d'écriture. En fait, il sera indispensable de rappeler qu'elle s'est installée en France à la fin de la guerre d'Algérie afin de faire des études supérieures de lettres à Aix-en-Provence, puis à Paris où elle a cultivé le patrimoine culturel français, occidental, à travers examens et diplômes. De ce fait, elle n'est pas considérée comme « *une intellectuelle d'Algérie en exil mais une écrivaine française au nom arabe, algérien, qui porte le poids de la terre natale.* »⁷⁵

La langue française n'est donc pas seulement un simple instrument de communication mais plutôt un outil indispensable par le biais duquel l'auteure revendique sa langue paternelle, l'arabe, qui véhicule tout un patrimoine culturel. Par conséquent, la complémentarité de ces deux langues rivales se révèle très importante pour faire sa carrière d'écrivain.

En effet, même si Leila Sebbar a adopté la langue et la culture françaises et en dépit du fait qu'elle a quitté l'Algérie pour le pays de sa mère, cette écrivaine se trouve toujours attachée à ses origines et son nom ne pourra jamais être cité sans se référer à l'Algérie. En outre, c'est avec son nom arabe qu'elle a parlé aux algériens d'eux-mêmes en langue française.

⁷⁵ Laronde, Michel, *Leila Sebbar*, p15.

Dans la majorité de ses interviews et dès qu'on aborde le sujet de la langue, Leila Sebbar déclare avec fierté qu'elle a besoin de la langue arabe, qui a toujours été absente mais qui inspire sa production littéraire. D'ailleurs, ça se révèle dès le titre de son récit autobiographique: « *Je ne parle pas la langue de mon père* », une négation qui a fait objet d'un titre très significatif.

Quant à la langue arabe, paternelle, celle-ci représente, pour Leila Sebbar, une belle langue qu'elle aime écouter mais qu'elle ne veut pas apprendre, ses déclarations à propos de ce sujet ne sont pas tout à fait claires mais nous pouvons déduire qu'elle aurait souhaité que son père la lui apprenne. Or, ce dernier, et pour des raisons déjà citées, l'a coupée de cette langue mais, en dépit de toutes les circonstances, elle continue sans cesse à chercher les traces de l'altérité pour inscrire cette langue absente à travers sa langue d'écriture, le français.

« *L'altérité est un ferment de créativité et de métissage.* »⁷⁶

Autrement dit, le métissage culturel et littéraire insiste sur la présence de l'autre en soi, et il est considéré comme un espace de création. Pour le cas de Leila Sebbar, c'est la présence et la coexistence de l'arabe et du français qui inspire sa production littéraire.

En Algérie et au cours des visites familiales, elle admirait cette langue sonore même si elle ne connaissait pas le sens des mots et même lorsqu'elle écoutait les hommes du peuple de son père, elle se montrait attentive à leurs discussions en arabe, cela semble bien être un signe d'attachement ou plus ou moins d'admiration à sa langue paternelle.

« *La langue de mon père n'est plus brutale (...) j'entends des sons familiers, presque ceux des femmes dans le bureau de mon père lorsqu'elles viennent parler de leurs fils, ou ceux des femmes de la cours du vieux Ténès. Mon père salue les hommes à la manière des musulmans...* »⁷⁷

⁷⁶ Kaes, René, *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, p129.

⁷⁷ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p117.

Vers la fin du roman, la narratrice déclare :

« Je n'apprendrai pas la langue de mon père. Je veux l'entendre, au hasard de mes pérégrinations. Entendre la voix de l'étranger bien-aimé, la voix de la terre et du corps de mon père que j'écris dans la langue de ma mère. »⁷⁸

En effet, même si l'auteure avoue ne pas apprendre sa langue paternelle, cela ne peut pas nier qu'elle aime l'écouter et qu'elle continue à l'écrire et à la revendiquer dans sa langue maternelle, le français.

⁷⁸ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p125.

Synthèse :

Leila Sebbar, en dépit du fait qu'elle n'a pas eu l'occasion de jouir de la beauté de sa langue paternelle, celle-ci continue à s'imposer dans ses textes littéraires, notamment dans son roman autobiographique « *Je ne parle pas la langue de mon père* » dans lequel elle consacre une grande partie à cette langue sacrée dont elle aime écouter les paroles, les sons et les mélodies.

En résumé, la langue arabe, qu'elle soit connue ou non, elle fait toujours partie des éléments primordiaux qui façonnent l'identité de Leila Sebbar.

Au cours du chapitre suivant, nous allons tenter de cerner les spécificités de la réécriture de l'histoire et son apport à l'écriture autobiographie chez Sebbar en analysant la fiction et l'autofiction dans son récit. Et pour terminer nous allons voir comment l'auteure se sert de la langue française comme langue de l'autobiographie.

Chapitre III : Autobiographie et réécriture de l'Histoire.

De nos jours, l'autobiographie fait figure de genre littéraire dominant et omniprésent et elle joue un rôle prépondérant dans la mesure où il n'y a, aujourd'hui, aucune personnalité connue qui ne se trouve réticente de publier le récit de sa vie et les différents événements qui ont marqué son enfance et sa carrière.

Philippe Lejeune, dans *Le pacte autobiographique*, définit l'autobiographie comme :

« Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. »⁷⁹

« *Je ne parle pas la langue de mon père* », notre corpus de recherche, serait un récit qui relève de l'autobiographie à travers un thème central : celui du rapport de Leïla Sebbar avec sa langue paternelle, l'arabe, qu'elle ne parle ni écrit et avec sa langue maternelle, le français, qui est sa langue d'écriture et en même temps sa langue parlée. D'ailleurs, nous le remarquons dès le titre qui constitue l'ouverture du récit et qui fournit au lecteur une idée assez suffisante pour comprendre qu'il s'agit d'une quête identitaire à travers le récit de vie de l'auteure.

En effet, Leïla Sebbar se sert de son roman pour raconter sa vie et les événements qui se sont déroulés pendant qu'elle vivait en Algérie, son enfance et toutes les personnes qu'elle avait rencontrées et qui font partie de son passé et de son histoire. Elle ne peut donc se détacher de ses années vécues en Algérie, non seulement parce qu'elles avaient marqué son enfance et son parcours littéraire mais aussi parce qu'elle quête ses origines et son identité écartelée entre les deux rives de la Méditerranée. A vrai dire, c'est son attachement à son père, avec qui se noue une relation très affectueuse, qui fait l'objet de cette œuvre.

Ce dernier chapitre intitulé « *Autobiographie et réécriture de l'Histoire* » porte sur deux éléments qui semblent être indissociables : autobiographie et histoire.

⁷⁹ Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Nouvelles éditions augmentées, Editions du Seuil, Paris, 1975, 1996, p14.

« *Je ne parle pas la langue de mon père* » est un texte autobiographique dans lequel Leila Sebbar retrace l'histoire collective et l'histoire singulière, personnelle. Réalité et fiction sont clairement mêlées.

III-1- Autobiographie et fiction :

La particularité de notre corpus de recherche « *Je ne parle pas la langue de mon père* » réside dans le fait qu'il ouvre des portes tantôt sur l'histoire collective tantôt sur l'histoire individuelle, personnelle de l'écrivaine mais le fait de le classer dans le genre autobiographique ne pourrait, en aucun cas, nier le recours à la fiction, celle-ci demeure primordiale et omniprésente dans la construction de chaque récit et elle est parfois envisagée comme une autobiographie déguisée.

De prime abord, il s'avère nécessaire de signaler que ce récit est nettement et explicitement autobiographique car l'auteure y utilise son nom : Leila et ceux de ses proches tels que: Mohamed, le prénom de son père, Aïsha et Fatima, les deux servantes qui travaillaient dans la maison de ses parents, Aouicha, sa cousine sourde-muette et bien d'autres. Cette coïncidence du nom de l'auteur avec celui du narrateur est, selon Philippe Lejeune, une condition indispensable du « *pacte autobiographique* ». En effet, le nom est un élément crucial dans la construction de l'identité des individus du moment que chacun a le droit d'être reconnu et considéré comme un membre d'une communauté.

En outre, les faits et les événements relatés dans le texte correspondent aux données biographiques de l'écrivaine et même les personnages qu'elle cite figurent dans la réalité tels que: Mouloud Féraoun, Kateb Yacine et Maurice Audin ou encore les lieux : Le Clos-Salembier, la prison d'Orléansville, l'école de Boufarik, Tlemcen, Nice, Hennaya et d'autres. Cependant, pour obscurcir l'identification de son texte comme récit autobiographique, la narratrice se pose des questions et fait des hypothèses qui sont souvent au conditionnel comme le témoigne le passage suivant :

« Mon père m'aurait dit, les fils du téléphone jusqu'à moi, dans les airs, au bord des arbres et des routes, sous terre : pourquoi tu remues tout ça ? A quoi ça sert ? Oublie, va, oublie. »⁸⁰

De plus, elle se sert de la fiction en proposant une scène du transport de son père à la prison d'Orléansville où les soldats français manifestaient odieusement leur irrévérence et

⁸⁰ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p28.

leur mépris pour les algériens dont faisait partie le père de la narratrice. Ils les nommaient tous « Mohamed » :

« Les fellas, on les retourne plus facilement que les Viets, on compte plus le nombre des ralliés, parait-il. Celui-là, peut-être... après deux, trois semaines de prison, il demandera à voir l'officier pour servir avec nous. Moi, je me méfierais... Je serai chef, je dirai non. C'est des traîtres, s'ils trahissent les fellas, ils nous trahiront, ils jouent double jeu... J'aurais pas confiance... Qu'est-ce que tu en penses, toi, comment tu t'appelles ? Mohamed, c'est sur...»⁸¹

Cet extrait constitue des propos d'un soldat français imaginés par l'auteure au cours du trajet de son père vers la prison où il avait été incarcéré en 1957. Cela traduit absolument le mépris et la haine des français pour les algériens qui préféraient les nommer « des fellas », qui est une abréviation du mot « *fellaga* » et qui désigne les algériens qui se révoltent contre la France pour l'indépendance de l'Algérie.

Les français appelaient tous les algériens par le prénom de « Mohamed », le nom du Prophète, que la paix soit sur lui, mais qui reflète un aspect péjoratif car le fait d'appeler un individu par un nom qui n'est pas le sien et refuser de le nommer par son vrai prénom signifie nier son existence. Même les femmes algériennes n'échappaient pas aux injures des colons français qui les appelaient les « *petites mouquères* » ou les « *fatmas* », synonymes péjoratifs et dévalorisants des domestiques qui travaillaient dans les maisons à l'époque coloniale.

« Les voilà, les petites fatmas... les petites mouquères. Elles sont bien mignonnes, même si on sait pas comment elles sont faites, les jambes, tout ça... avec ces jupes longues et ces foutas autour... enfin... on s'en fout.»⁸²

Ou encore dans le passage suivant :

« Si on allait chez les mouquères, elles sont là, tout près... On est la loi, la loi de la guerre, c'est la plus forte, personne résiste, on rentre

⁸¹ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p85.

⁸² Ibid, pp 68, 69.

dans les maisons... Je suis sur qu'elles attendent que ça, les mouquères, enfermées, elles s'emmerdent là-dedans... Des gars comme nous, jeunes, beaux, musclés...»⁸³

Ces mots violents interprètent la cruauté voire la férocité des soldats français qui traitaient les algériens et les algériennes comme des barbares sans aucun principe ni aucune personnalité et qui tenaient à exercer leur tyrannie et leur autorité sur eux sans hésiter un instant. C'est ce qui se passait réellement pendant la période coloniale troublée où les autochtones algériens étaient privés de leurs droits dans un pays qui leur était sien mais qui était géré et dominé par des étrangers qui s'y étaient installés brutalement.

En effet, nous rappelons que ces propos et conversations étaient imaginés par la narratrice qui n'était pas présente mais qui s'est servie de la fiction dans le but d'apporter des réponses hypothèses aux questions auxquelles son père ne lui avait toujours pas répondues.

Dans ce même récit, elle laisse libre cours à son imagination en proposant une version tout à fait distincte de la réalité de Maurice Audin qui était atrocement assassiné par les français en 1957 et de Josette qui s'était trouvée dans l'obligation de quitter l'Algérie. Au lieu de cela, le couple aurait fêté l'indépendance de l'Algérie avec les Frères. Voilà une autre forme de la fiction dans ce récit autobiographique.

« Ils reprendraient les mots de la langue étrangère, ils n'ont pas parlé la langue des Frères, ni elle ni lui, mais il sauraient, par miracle, ce jour-là, les mots de la chanson, de l'hymne national...»⁸⁴

A propos de cette fusion de l'autobiographie et de la fiction, André Gide note :

« Les mémoires ne sont jamais qu'à demi sincères, si grand que soit leur degré de vérité : tout est toujours plus compliqué qu'on ne le dit. Peut être même, approche t'on la vérité dans un roman.»⁸⁵

⁸³ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p81.

⁸⁴ Op.cit, p26.

⁸⁵ Gide, André, *Si le grain ne meurt pas*, Paris, Gallimard, 1972, p14.

Autrement dit, la fiction pourrait atteindre plus d'authenticité et de véracité que l'autobiographie, raison pour laquelle, les romans ne doivent pas être lus comme des fictions qui renvoient à une réalité mais plutôt comme une réalité inconsciemment autobiographique et c'est que ce qu'appelle Philippe Lejeune : *le pacte phantasmatique*.⁸⁶

Quant aux temps et modes employés dans ce texte, ceux-ci varient entre le présent de l'indicatif, le conditionnel et le futur simple et c'est ce choix qui pourrait désorienter le lecteur dans l'identification du genre du texte : une fiction ou un récit purement autobiographique?

L'emploi du présent de l'indicatif dans un passage le rend passionnant car on a l'impression que l'action se passe au moment où l'on lit le texte, ce qui permettrait au lecteur d'imaginer la scène visuellement comme le témoigne l'extrait ci-dessous :

« Le maître tourne la tête vers la rue où attendent les garçons. Soudain arrive une femme, courant presque, elle a de la peine à maintenir le haïk, le voile blanc qui la couvre, contre son visage. »⁸⁷

La narratrice se pose beaucoup de questions et émet des hypothèses en utilisant le conditionnel qui complexifie l'identification du genre de son récit.

« Je suis sûre que les hommes du ravin les auraient arrêtés, ils n'avaient pas d'armes, mais les jeunes maquisards auraient respecté leurs paroles, ils auraient été convaincus que ces maîtres-là pouvaient se mettre à leur service s'ils l'exigeaient, leur instruction serait utile, ils rédigeraient les tracts en français et en arabe, ils passeraient des médicaments par le réseau... »⁸⁸

Alors que pour le choix du futur simple, la narratrice y fait le recours pour parler de ce qu'elle projette faire dans l'avenir :

⁸⁶ Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, p42.

⁸⁷ Sebbar, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p55.

⁸⁸ Ibid, p84.

« Si Dieu le veut, après la Mecque, nous reviendrons au pays, comme Ibn Battuta, nous reviendrons, tu seras un jeune Hadj. »⁸⁹

Un autre caractère qui donne au récit un aspect ambigu entre le réel et l'irréel est donc le flottement entre la première et la troisième personne du singulier, ce qui souligne clairement l'oscillation voire la confusion entre l'écriture fictive et l'écriture purement autobiographique :

« Mon père n'aura jamais su que le silence de sa langue, dans la maison de la Française, se muait en mots de l'enfer, la porte franchis, et que ses filles seraient asphyxiées, étourdies par la violence répétée du verbe arabe, le verbe du sexe... Je dis, j'écris « ses filles », je devrais écrire plutôt : moi, asphyxiée, étourdie.»⁹⁰

De ce fait, Leila Sebbar est à la fois l'auteur, le narrateur et le personnage principal de son récit *« Je ne parle pas la langue de mon père »*. Son identité est marquée par l'emploi de la première personne du singulier. Autrement dit, cette identité renvoie à celle de l'auteur/narrateur dont le nom apparaît sur la couverture du roman. La narration est, de ce fait, autodiégétique et le « je » utilisé dans le texte constitue la personne grammaticale mais dans d'autres situations la narration est homodiégétique car elle ne se contente pas seulement de raconter sa propre histoire mais elle est aussi présente dans l'histoire qu'elle relate.

A cet égard, Philippe Lejeune, dans *« Le pacte autobiographique »*, insiste sur le fait que l'auteur ne peut pas dévoiler la vérité toute entière du moment que tout récit est une fabrication et que la mémoire de l'individu ne peut jamais être fiable et crédible. Celui qui rédige son autobiographie ne peut jamais échapper à l'invention et à la modification. En d'autres termes, la vérité est, en quelque sorte, transformée et modifiée.

En résumé, il s'avère que cette autobiographie, qui apparaît comme un nouveau genre où se mêlent réel et inventé, émerge comme un genre moderne, en littérature, qui pousse le lecteur à se poser la question sur la véracité et l'authenticité de l'œuvre à titre

⁸⁹ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p120.

⁹⁰ Ibid, p42.

autobiographique du fait que les événements réels sont brouillés par la construction imaginaire et créative de l'auteur.

« *Je ne parle pas la langue de mon père* » serait donc une innovation dans l'écriture autobiographique du 21^e siècle qui se démarque pertinemment des anciennes autobiographies.

III-2- Autobiographie et autofiction :

L'autobiographie est un récit qui façonne l'existence de l'individu qui fait le récit de sa propre vie, lui donne un sens voire une signification. Un auteur relate, généralement, les faits et les événements de sa vie dans un ordre chronologique mais ce principe ne s'applique pas sur toutes les autobiographies jusqu'aujourd'hui rédigées. Comme nous l'avons préalablement mentionné, l'autobiographie nouvelle ne se contente pas uniquement de rapporter les faits et les événements tels qu'ils ont été réellement vécus mais elle insère des éléments fictifs qui brouillent cette réalité.

Quant à l'autofiction, ce néologisme qui fut créé par Serge Dobrovsky en 1977, elle se définit comme un récit d'événements de la vie de l'auteur sous une forme plus ou moins romancée. Ce récit est principalement marqué par la narration à la troisième personne du singulier et la modification des noms des lieux et des personnages.

Ce terme a connu d'innombrables définitions. Selon Dobrovsky, l'autofiction serait un récit dont les caractéristiques correspondent à celles de l'autobiographie mais la différence entre les deux réside dans le fait que l'autofiction intègre des faits empruntés à la réalité mais avec des éléments fictifs. Autrement dit, c'est une fiction de faits et d'événements strictement réels. « *C'est le fait de confier le langage d'une aventure à l'aventure d'un langage en liberté* ». La fiction devient, d'après cette définition, un outil d'une quête identitaire.

Alors que pour Mounir Laouyen, l'autofiction regroupe des autobiographies rebelles ou transgressives. C'est un terme dont les ressorts sont liés à « *la discrétion sur la vie d'autrui et la censure quant à sa vie intime.* »

Une autre définition est proposée par Gérard Genette, selon lequel l'autofiction serait un contenu narratif authentiquement fictionnel, il insiste ainsi sur la triple identité : l'auteur est à la fois narrateur et protagoniste.

Tandis que Jacques Lecarme distingue deux usages distincts de ce terme : d'une part, les faits et les événements sur lesquels porte le récit seraient réels, cependant c'est la technique

narrative qui s'inspire de la fiction. D'autre part, l'autofiction serait un amalgame de souvenirs et d'imaginaire.

A partir de toutes les définitions de l'autobiographie et de l'autofiction jusqu'aujourd'hui proposées, nous pouvons conclure que les événements et les faits relatés dans une autobiographie sont référentiels, en revanche ceux de l'autofiction sont fictifs. Cette dernière s'avère donc comme un genre nouveau, voisin de l'autobiographie mais dont le critère de l'authenticité n'est pas respecté. Ces principaux critères sont essentiellement déterminés à trois conditions : d'abord, l'identité onomastique (auteur, narrateur et personnage protagoniste), ensuite, l'emploi de la première personne du singulier et enfin le critère de la littérarité.

A l'instar de toutes ces définitions, nous passerons à l'analyse de l'autobiographie et de l'autofiction dans notre corpus de recherche « *Je ne parle pas la langue de mon père* » de Leila Sebbar.

D'abord, il s'avère important de préciser qu'au début de son récit autobiographique, Leila évoque la situation et le vécu de son père à l'époque tout en se basant sur des dates référentielles telles que son incarcération dans la prison d'Orléansville en 1957, l'assassinat de Mouloud Feraoun, écrivain et ami instituteur de son père, le 15 mars 1962 et de Maurice Audin qui avait été lâchement assassiné par les français en 1957.

Ensuite, la narratrice nous fait part des conversations téléphoniques avec son père qui gravitaient majoritairement sur son silence acharné et son refus d'apporter des réponses aux diverses questions que posait sa fille, curieuse et avide de connaître ce qui s'était passé dans cette période troublée.

« Je voudrai savoir... Qu'est-ce que tu veux savoir encore?... Pourquoi tu veux savoir tout ça ? A quoi ça sert ? Il faut oublier... Oublier quoi, tu dis qu'il faut oublier et tu ne veux pas dire quoi... Non ma fille, non... laisse, oublie tout ça... c'est pas la peine... »⁹¹

⁹¹ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p12.

Dans le passage ci-dessus, nous constatons clairement que l'identité de la narratrice, personnage principal, est marquée par l'emploi de la première personne du singulier. Tout en rappelant que, dans ce récit à dominante autobiographique, Leila Sebbar est à la fois le narrateur et le personnage principal. La narration est, par conséquent, autodiégétique et c'est l'appellation que donne Philippe Lejeune à l'autobiographie classique. Ce dernier insiste sur le fait que l'identité du nom entre l'auteur, le narrateur et le personnage principal doit être assumée par l'énonciation afin qu'il y ait autobiographie, chose nettement respectée dans ce récit.

Quant aux éléments autobiographiques qui caractérisent notre corpus de recherche, nous pouvons citer dans un premier temps le rapport étroit qu'entretient le texte avec son paratexte, à savoir le titre qui est révélateur du thème central autour duquel gravite le récit ainsi que la dédicace que place l'auteure au début du texte et dans laquelle figurent la mère, le frère, les sœurs ainsi que les fils de Leila Sebbar.

Toutefois, nous remarquons l'absence du père mais le fait de choisir le titre de « *Je ne parle pas la langue de mon père* » dans lequel figure ce dernier, et le fait de lire le contenu du roman, cela révèle clairement qu'il s'agit d'un hommage à cet étranger bien-aimé dans un récit où les faits et les événements sont nettement inspirés de la réalité.

Pour le niveau formel de ce récit, nous dirions qu'il est construit sous forme de conversations et de dialogues, spécialement entre la narratrice et son père. Ce sont souvent des conversations téléphoniques, ce qui justifie l'emploi fréquent du discours direct comme le témoigne l'extrait ci-dessous :

« *Qu'est-ce que tu as entendu, toi qui es si maligne, dis-moi ?... – Je ne sais pas. Je n'ai pas retenu... c'est des mots que je ne connais pas... - Des mots... Quels mots ? Tu veux me dire ? Il n'y a pas de mots, pas de mots articulés... Alors, ma fille, écoute bien, surtout, et tu me diras quels mots.* »⁹²

⁹² Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p16.

Tous ces critères confirment l'aspect autobiographique de « *Je ne parle pas la langue de mon père* » car l'auteure, en construisant son récit, s'est basée sur des techniques bien spécifiques dans l'intention de créer un effet de réalité chez le lecteur tels que les anthroponymes: Aouicha, Fatima et Aisha ainsi que les toponymes tels que : Alger le Clos-Salembier ou Blida, la cité musulmane.

Cependant, ce récit n'est pas autobiographique à part entière car, comme nous l'avons déjà mentionné, il constitue un va-et-vient entre le vécu et l'imaginaire. A partir d'une histoire véridique, des événements qui se sont vraiment déroulés et des personnages qui ont réellement existé, la romancière s'est fabriquée une fiction. Cela dit que l'autofiction figure, dans notre corpus, comme un élément complémentaire mais en même temps indispensable voire crucial dans la construction de ce récit majoritairement autobiographique qui, en dépit de son authenticité, ne pourrait se passer des éléments fictifs.

Nous citons à titre d'exemple les passages où la narratrice imagine des réponses à toutes les questions qu'elle posait à son père et qui sont restées jusqu'aujourd'hui énigmatiques.

« (...) peut être, ces hommes des maisons pauvres lui apprenaient que l'OAS sillonnait les quartiers arabes pour accomplir les missions de l'honneur dont ses membres étaient chargés. »⁹³

De plus, elle a tracé pour quelques personnages, tel que le fils de Fatima, un vécu et un destin vraisemblables car elle n'a pas eu l'opportunité de fréquenter ses protagonistes de près pour rapporter ce qu'ils ont réellement réalisé, même s'ils sont authentiques et ont existé en réalité.

« Le maître d'école se tourne vers le fils de Fatima qu'il ne connaît pas. Il lui demande en arabe : Et toi, tu viens d'où ? Hennaya. Hennaya ? Qui est ton père ? Il est mort. Ma mère s'appelle Fatima. Elle a travaillé chez le directeur de l'école, dans sa maison... Tu es le fils de Fatima ? L'homme est suffoqué... »⁹⁴

Cet extrait est une conversation imaginée entre le père de la narratrice et le fils de Fatima qui se rencontreraient dans la prison d'Orléansville mais, même si c'est une scène fictive,

⁹³ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p19.

⁹⁴ Ibid, p 90.

fabriquée, elle porte une originalité et elle donne à ce récit, à titre autobiographique, un aspect assez particulier. Autrement dit, cette fiction comble à la fois, les lacunes de l'acharnement du silence du père mais en même temps l'ambiguïté du statut de la romancière qui n'arrive toujours pas à se situer entre les deux rives de la Méditerranée. Exil et revendication des origines sont au centre de son œuvre. Par conséquent, la fiction se révèle comme un élément complémentaire car vers la fin de son récit, l'auteure avoue implicitement son recours à la fiction comme le témoigne le passage suivant :

« Mon père n'a pas fait le pèlerinage à la Mecque. Il n'a pas revu le pays natal. Il n'a pas parlé la langue de sa mère avec le fils de Fatima. Il n'a jamais rencontré le jeune homme à la prison d'Orléansville au vieux Ténès. »⁹⁵

Il y a donc une part de réalité et une autre d'imaginaire, associées toutes les deux dans ce texte dans le but de créer un effet d'enchantement chez le lecteur qui est toujours avide de découvrir ce qui n'a pas été révélé dans la biographie de l'auteur qu'il est en train de lire. Une question qui a été pertinemment abordée dans « *Moi aussi* » de Philippe Lejeune :

« Pour que le lecteur envisage une narration apparemment autobiographique comme une fiction, comme une autofiction, il faut qu'il perçoive l'histoire comme impossible ou incompatible avec une information qu'il possède déjà. »⁹⁶

Ainsi, afin d'attirer notre attention, Leila Sebbar a mêlé réel et imaginaire dans son texte qui est assez proche de l'autobiographie, en essayant de brouiller les informations que possèdent les lecteurs par le fait d'insérer d'autres faits qui relèvent de son imagination.

⁹⁵ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p 124.

⁹⁶ Lejeune, Philippe, *Moi aussi*, Editions du Seuil, coll., Poétique, Paris, 1986, p 65.

III-3- Autobiographie et Histoire :

La matière de l'œuvre de Leila Sebbar et plus précisément celle de son roman autobiographique « *Je ne parle pas la langue de mon père* » fait appel à la fois à son passé et à l'Histoire. De ce fait, histoire individuelle, familiale et histoire collective sont strictement liées. D'ailleurs les sources d'écriture de notre auteure puisent, d'une grande partie, de la dualité de son histoire singulière et de l'Histoire, des deux pays d'origine de ses parents : l'Algérie et la France, de la culture algérienne et de la culture française et incontestablement de la langue arabe et de la langue française.

A propos de cette dualité voire de ce croisement, elle déclare, dans l'une de ses interviews :

« J'ai besoin de cette dualité. C'est une dualité croisée, ce n'est pas une dualité parallèle. C'est le croisement qui fait qu'il y a du conflit ou qu'il y a de l'amour. Et moi je suis née d'un croisement, je suis née de l'amour entre deux personnes qui n'auraient jamais du se rencontrer finalement. Au-delà du croisement France-Algérie, ma réflexion et mon écriture sont liées à l'histoire politique de la France impériale et colonisatrice, aux rapports dominants-dominés qu'elle a engendrés. »⁹⁷

Sous la lumière de cette idée, nous allons tenter de voir comment l'auteure se sert-elle de son passé et de l'Histoire dans la rédaction de son récit autobiographique tout en amalgamant histoire individuelle et histoire collective.

⁹⁷ Leila Sebbar dans son interview avec Taina Tervonen, 2003.

III-3-1 : Histoire individuelle :

La particularité de notre corpus de recherche « *Je ne parle pas la langue de mon père* » réside dans le fait qu'il retrace la vie privée de l'auteure qui est notamment la narratrice de son propre récit.

De prime abord et avant même d'analyser le corpus, c'est le titre de l'œuvre qui captive notre attention du fait qu'il est consacré au père de la narratrice qui, elle aussi, marque sa présence dans le texte par le pronom personnel « Je ». De plus, ce titre annonce la déchirure provoquée par la distance et l'incompréhension de la langue paternelle, l'arabe, et qui devient ainsi le thème central de ce récit.

Le roman est, de ce fait, autobiographique comme nous l'avons déjà mentionné. Histoire collective et histoire individuelle s'y enchevêtrent autant que la fiction et la réalité. Cependant, avant d'entamer l'histoire collective dans le roman sebbarien, nous tentons de voir comment l'auteure s'est-elle servie de son histoire individuelle afin de produire cette œuvre, c'est ce que nous appelons notamment histoire singulière ou familiale.

Dans l'intention de comprendre son propre passé et de déceler les secrets d'une histoire tant cachée pour pouvoir se construire une identité, Leila Sebbar se sert des témoignages des gens qu'elle avait connus et côtoyés tout en réservant une place à l'imaginaire. De ce fait, les personnages de son récit autobiographique sont des personnages fictifs aussi bien que des personnages qui ont réellement existé.

En effet, c'est par les thèmes de la mémoire, l'exil et l'oubli que l'écrivaine confirme son besoin de réécrire le passé et tente ainsi d'exprimer son expérience de l'exil qui comprend une prise de conscience qui, d'après Birgit Mertz-Baumgartner revoit, relit, retravaille, repense et réécrit le passé.

« La mémoire devient ainsi une charnière entre présent et passé, entre pays d'accueil et pays d'origine, le symbole par excellence de la migration qui permet le voyage virtuel entre deux temps et deux »

espaces en construisant une identité migrante qui « n'en est pas une. »⁹⁸

Leila Sebbar, dans son récit de vie, ne se contente pas uniquement de conter son vécu mais aussi celui de ses parents, son frère et ses deux sœurs, la famille paternelle, les voisins et même les élèves de son père et leurs parents.

Ce qui attire notre attention au début du récit, ce sont les dates par lesquelles l'auteure préférerait débiter son roman. Ces dates concernent, dans l'ensemble, son père : sa naissance, ses études, ses rencontres, son incarcération et puis son décès. Cela nous permet, en tant que lecteurs, de nous construire une idée primitive sur cet homme autour duquel gravite, en grande partie, l'œuvre sebbarienne. Ensuite, la narratrice se met à raconter, avec une grande émotion, les événements qui avaient marqué son enfance en Algérie.

« La première voiture de mon père. Une Peugeot 202 noire, carapace ronde, phares jaunes. Il l'a photographiée autant que nous, sa femme et ses enfants. Elle roulait sur le sable, vers la mer, on tendait des linges blancs sur des roseaux pour passer la journée à Rachgoun, Béni Saf, Port-Say. On allait à Ténès chez la mer de mon père dans la maison où elle habitait avec ses filles veuves et une petite fille sourde-muette. »⁹⁹

Dans le passage ci-dessus, la narratrice raconte ses vacances qu'elle passait en compagnie de ses parents dans la maison de sa grand-mère tout en citant les noms des lieux qu'elle avait visités. De ce fait, cet extrait constitue un vrai échantillon de ce que nous appelons l'histoire singulière de la narratrice du moment que ça relève de sa vie privée et de celle de sa famille.

Aussi, en se souvenant des années de son enfance en Algérie, la narratrice se demande si le silence acharné de son père, personnage réel qu'elle interroge, ne résulte pas du monolinguisme de ses enfants à qui il avait refusé fermement de parler sa propre langue,

⁹⁸ Mertz-Baumgartner, Birgit, « *Le rôle de la mémoire chez quelques écrivaines algériennes de l'autre rive* » in Charles Bonn, Najib Redouane, Yvette Bénayoun-Szmidt (dir.), *Algérie : Nouvelles écritures*, L'Harmattan, Paris, 2001, p76.

⁹⁹ Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, p105.

l'arabe. En outre, il n'avait toujours pas accepté de lui apporter des réponses sur son passé troublant qu'il cherchait longtemps à oublier. Nonobstant, si la narratrice avait appris sa langue paternelle, son père aurait-il répondu à toutes ses questions afin de satisfaire sa curiosité ?

Celle-ci est l'une des questions que se posait la narratrice qui ne peut, en aucun cas, se détacher de cette langue qui façonne son identité et qui fait partie de son histoire à la fois individuelle et collective même si elle ne l'avait jamais apprise.

A propos de la langue arabe, cette langue méconnue, elle constitue pour la narratrice, une langue sacrée mais interdite, une belle langue qu'elle aimait écouter mais qu'elle ne voulait pas apprendre du fait que son père l'avait refusé. Lorsqu'elle se souvient de son enfance en Algérie, elle évoque les insultes des garçons arabes du quartier qui les insurgeaient ses sœurs et elle -les petites écolières françaises aux jupes courtes- au chemin de l'école parce qu'elles se distinguaient des petites filles algériennes. Ceci représentait, pour Leila, un grand écart dont elle se réfugie dans l'acte de l'écriture.

Quant à sa maman, la française, elle n'est pas trop citée dans le récit mais lorsqu'elle l'évoque, elle parle de sa relation avec son époux l'algérien.

En plus de sa propre histoire et de celle de sa famille, la narratrice consacre une partie considérable de son récit aux personnes qui l'avaient entourée tels que Fatima et Aisha, les deux bonnes qui travaillaient dans la maison de ses parents et qui réservent un rôle primordial dans ce récit. Leila passait beaucoup de temps avec ses deux femmes dont l'histoire ne peut se détacher de la sienne. Elle en est tellement influencée qu'elle va jusqu'à raconter leurs histoires et celle de leur famille en mêlant réel et imaginaire.

Ayant perdu tout contact avec ces deux servantes arabes, l'auteure se met à inventer leurs histoires dont les éléments réels et fictifs s'amalgament. Elle raconte l'histoire de Mohamed, un personnage fictif qui devrait être le fils de Fatima et qui partagerait la même cellule avec le père de la narratrice. Ce dernier, séquestré dans la prison d'Orléanville en 1957, donnait des cours l'alphabétisation aux autres détenus dont faisait partie Mohamed.

Dans ce fragment, le fictif et le réel sont minutieusement mêlés : certes, Monsieur Sebbar donnait des cours aux détenus mais il n'avait jamais rencontré le fils de la bonne.

Au cours du récit, la narratrice parle notamment de sa rencontre avec Mouloud Feraoun, l'écrivain kabyle. Ami de son père, il a été assassiné par l'OAS en 1962. Tout ce travail de mémoire effectué par l'auteure fait remonter des souvenirs d'une profonde blessure et d'une séparation provoquée par l'absence de la langue paternelle, l'arabe. Ce mutisme, Leila Sebbar le ressent comme un manque qu'elle voudrait combler en inventant des personnages, des rencontres et des événements qui auraient pu avoir lieu.

III-3-2 : Histoire collective :

Le fait que le roman de Leïla Sebbar soit autobiographique n'empêche pas la présence des événements historiques tels que : la guerre du Vietnam, les manifestations en Europe et en Amérique mais plus particulièrement la guerre d'indépendance en Algérie, son pays d'origine. L'auteure nous montre surtout les conséquences et les atrocités de cette guerre sur sa vie familiale mais aussi sur son peuple.

« Toutes les cultures portent trace et cicatrice de l'horreur primordiale des valeurs traumatiques que prennent les événements de l'histoire. »¹⁰⁰

De ce fait, tous ces événements constituent des repères historiques dont se sert l'écrivaine dans le but d'évoquer son histoire et celle de son pays et cela qualifie son texte de récit ou s'entremêlent mémoire et imaginaire car, comme nous l'avons déjà montré, en dépit du fait que son roman soit autobiographique, on constate toujours une part de l'imaginaire qui éveille la curiosité du lecteur.

Nous rappelons ainsi que ce texte autobiographique est, avant tout, un moyen par le biais duquel, la narratrice quête ses origines. Quant aux enjeux identitaires, on constate qu'elle tient fortement à quêter l'autre. Ceci peut s'expliquer par son choix d'écriture en français qui permet l'inscription de l'altérité. Alors que pour son intention, elle vise en premier lieu de réconcilier les déchirures mais surtout de « *suturer ce qui a été séparé de manière grave par l'Histoire et la politique.* »¹⁰¹, c'est ce qu'elle déclare nettement.

Pour évoquer l'histoire de son pays, la narratrice effectue, dans son récit, un va-et-vient entre le passé de l'Algérie, un passé colonial, et la situation actuelle de l'Algérie car elle y partage avec le lecteur tous les événements qui ont marqué son enfance voire son adolescence au moment où elle était en Algérie et la guerre d'indépendance, un événement historique dont elle ne peut, en aucun cas, se passer.

¹⁰⁰ Kaes, René, Différence culturelle et souffrances de l'identité, p71.

¹⁰¹ Larguet, Maya : *Leïla Sebbar. Par des livres, bâtir des ponts.*
http://www.alterites.com/cache/center_portrait/id_1047.php

De plus, elle tente vivement, par ce retour en arrière dans l'Histoire, de recoudre la rupture généalogique et de réparer les lacunes d'un passé dont elle se sent vraiment coupée du fait que son père ne lui avait jamais parlé de son histoire et de celle de son pays. Chose qui est aggravée par sa méconnaissance de la langue arabe, langue du peuple et de la famille de son père.

« Je veux dire que dans l'Histoire coloniale et dans mon histoire en Algérie, où j'ai vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ans, où j'ai vécu la guerre, il y a tellement de blanc... de blanc, je veux dire, des choses non-dites, que je n'aurai jamais sues et que je ne saurai jamais, que j'ai besoin d'écrire sur ce blanc-là... »¹⁰²

Ce retour dans le passé est une façon de chercher à comprendre le présent raison pour laquelle elle va jusqu'à revendiquer une identité de « *croisée* » du fait qu'elle se situe au carrefour des cultures orientales et occidentales.

Dans « *Lettres parisiennes* », qu'elle écrit en collaboration avec Nancy Huston, l'écrivaine canadienne, elle insiste sur l'importance de la réécriture de l'histoire, histoire singulière mais surtout histoire collective comme le témoigne l'extrait ci-dessous :

« Je suis là, à la croisée, enfin sereine, à ma place, en somme, puisque je suis une croisée qui cherche une filiation et qui écrit dans une lignée, toujours la même reliée à l'histoire, à la mémoire, à l'identité, à la tradition et à la transmission, je veux dire à la recherche d'une ascendance et d'une descendance, d'une place dans l'histoire d'une famille, d'une communauté, d'un peuple, au regard de l'histoire et de l'univers. »¹⁰³

Revenons à notre corpus de recherche « *Je ne parle pas la langue de mon père* » qui reprend le thème de l'histoire occultée. La narratrice n'est pas un personnage fictif mais il s'agit de l'auteure elle-même. L'individu qu'elle interroge, dans son récit, est son père qui est une personne réelle dont la discrétion empoisonne la vie de l'écrivaine.

¹⁰² Leila Sebbar dans l'interview avec Roswitha Geyss, Paris, le 16 mai 2005.

¹⁰³ Sebbar, Leila, Huston, Nancy, *Lettres parisiennes*, p 138.

Cette dernière décrit, dans son récit autobiographique, ses multiples tentatives de briser le mutisme de son père à propos de l'histoire algérienne collective et individuelle mais en vain car il meurt sans partager avec sa fille ses souvenirs d'une période désagréable.

Dans le but de comprendre son passé mais et plus précisément le passé de son pays d'origine et de déceler toutes les ambiguïtés, Leila Sebbar cherche des témoignages des autres et elle finit par prouver que plusieurs passés s'entrecroisent en même temps que la réalité et la fiction se mêlent, un point que nous avons déjà abordé dans ce travail de recherche.

Quant au modèle d'écriture procédé par l'auteure, il s'agit d'un travail de mémoire et de souvenirs qu'elle effectue en se servant de l'imaginaire tout en mêlant histoire collective, l'histoire de l'Algérie coloniale dans le cas de Sebbar et histoire individuelle qui se focalise sur le vécu de sa famille. Ainsi, les personnages qu'elle insère dans son récit sont des gens qu'elle a connus tandis que d'autres ne sont que des personnages fictifs qu'elle met en scène pour complexifier l'identification de son texte comme récit autobiographique.

En effet, nous ne pouvons pas évoquer la réécriture de l'histoire sans parler du thème de la mémoire qui constitue à la fois un abri pour les écrivains exilés entre le pays d'origine et le pays d'accueil, même si, dans le cas de Leila Sebbar, il n'est pas toujours évident de parler du pays d'accueil du moment que la France est le pays d'origine de sa mère où elle a choisi de s'installer et de faire sa carrière, mais en même temps la mémoire comporte une prise de conscience de part des écrivains qui tentent de réécrire le passé tout en voyageant entre deux temps, deux espaces, deux cultures et deux langues pour se construire une identité de « croisé » comme c'est le cas pour Leila Sebbar.

Une autre forme d'évoquer l'histoire s'impose dans le texte sebbarien et qui se résume dans l'apparition des personnages historiques qui conservent leur place dans la trame du récit tels que Ibn Battuta mais aussi d'une vedette d'aujourd'hui : Zinedine Zidane qui est le héros de son père.

« L'identité d'un groupe est enracinée dans son histoire qu'il convient de retracer. Insertion dans l'histoire culturelle de la société englobante, traces du passé inscrites dans le milieu de vie, traces écrites concernant des éléments de l'histoire du groupe, traditions perpétuées, récits faits de traditions, faits collectifs ou individuels passés, images données des « héros » historiques du groupe, histoire des relations avec les groupes voisins, dates des faits importants. »¹⁰⁴

En effet, l'auteure n'hésite pas à peupler son récit de personnalités historiques mais aussi des traditions et coutumes de son pays d'origine telles que: la circoncision, la visite des marabouts et l'égorgeement des moutons qui font partie du rituel arabo-musulman.

En résumé, nous constatons que, pour qu'une identité puisse se constituer, elle a besoin de l'Histoire et d'une histoire individuelle ou ce que nous appelons une mémoire familiale, ce qui nécessite la connaissance de l'histoire de sa famille et de sa terre d'origine. Serait-il le cas pour Leila Sebbar qui n'a jamais appris la langue de son père ?

¹⁰⁴ Mucchielli, Alex, *L'identité*, p11.

III-4- Le « Français » comme langue de l'autobiographie :

Pour la romancière Leila Sebbar, l'écriture représente un moyen de convoquer les souvenirs de son enfance. De ce fait, son récit autobiographique « *Je ne parle pas la langue de mon père* » apparaît comme un travail de remémoration qui sert à la fois à rendre hommage à la personne de son père mais surtout à se constituer une identité. Lorsque nous nous interrogeons sur la place qu'occupe la langue française dans son œuvre et plus précisément dans ce texte, nous nous référons à sa relation avec son père du fait qu'elle lui consacre tout son roman.

Le père de Leila, en refusant de lui apprendre sa propre langue, l'a obligée de vivre dans la citadelle de la langue française, celle de sa mère. C'est notamment cette distance de la langue arabe qui fait que l'auteure choisisse d'appeler son père « l'étranger bien-aimé ». Quant à la langue française, elle représente un outil par lequel l'écrivaine revendique son identité et ses origines.

Dans la langue de sa mère qui est, en effet, sa langue parlée et sa langue d'écriture, Leila évoque certains souvenirs qui ne peuvent disparaître. Elle raconte ses années vécues en Algérie et tous les événements qu'ils soient tristes ou heureux. En outre, elle se met à nous transmettre les expériences qu'elle avait vécues, les personnes qu'elle avait rencontrées et tous les lieux qu'elle avait visités et par lesquels elle était influencée. Ce n'est pas tout, elle raconte même l'atrocité et la cruauté de la guerre de l'indépendance en Algérie en dépit du mutisme de son père qui a toujours refusé de parler de son passé douloureux.

Ainsi, il a amené sa fille à se poser toutes ces questions sur son histoire mais surtout sur l'histoire de son pays d'origine, l'Algérie. Cela révèle qu'elle ne revendique pas seulement ses origines et son identité mais aussi une langue qui véhicule tout un patrimoine culturel de l'Algérie.

Le fait que Leila Sebbar s'exprime et écrit en français n'est pas synonyme de rejeter la langue arabe. Bien au contraire, elle éprouve un énorme plaisir à écouter les sons de cette langue méconnue par la bouche de tous ceux qu'elle entendait parler durant les visites familiales avec ses parents et ses frères ou encore de la fenêtre de leur maison qui s'ouvre sur le quartier arabe.

Au cours de son récit autobiographique, la narratrice se souvient d'une chanson qu'elle écoutait fréquemment dans la maison de sa grand-mère paternelle. Elle en était tellement fascinée qu'elle avait demandé à son père de lui envoyer les paroles. Ces dernières étaient un mélange de l'arabe dialectal et du français déformé qu'elle ne pouvait décoder.

La langue française constitue notamment un moyen d'écrire contre l'oubli, un outil indispensable, pour l'auteure, afin d'effectuer un travail de mémoire et de remémoration. Nonobstant, elle parle dans quelques passages de son récit de « la langue étrangère » en voulant désigner la langue française pour parler justement de cette cassure qui se situe au niveau de la langue. Ceci pourrait refléter la rupture généalogique provoquée par l'absence de la langue arabe.

« Peut-être la langue étrangère l'a-t-elle séparé des mots qu'il aurait choisis pour nous, ses enfants. »¹⁰⁵

En somme, le français représente pour Leila Sebbar la clé par le biais de laquelle elle quête sa langue paternelle, autrement dit, la langue française est mise au service de sa quête d'identité car c'est dans la langue de sa mère qu'elle écrit le corps de son père.

¹⁰⁵ Sebbar, Leila, Je ne parle pas la langue de mon père, p43.

Synthèse :

« *Je ne parle pas la langue de mon père* » serait un récit qui relève de l'autobiographie à travers un thème capital : celui du rapport qu'entretient Leila Sebbar avec sa langue paternelle, l'Arabe, en interpellant histoire individuelle et la grande Histoire.

L'autobiographie est, de ce fait, mise au service de la quête identitaire chez cette auteure qui mêle réel et fiction pour complexifier l'identification du genre de ce récit.

Conclusion

La quête identitaire se trouve au centre du roman autobiographique de Leila Sebbar, intitulé : « *Je ne parle pas la langue de mon père* ». Leila n'a pas appris la langue arabe. Son père, mutique, a refusé de lui apprendre sa propre langue pour ne pas l'exposer à la réalité atroce et désagréable de la guerre de l'indépendance de l'Algérie et l'a ainsi enfermée dans la « *Citadelle de la langue française* » qui devient, pour sa fille, une sorte de prison, de séquestration car elle est coupée de son peuple et de sa famille paternelle, pour qui, elle a beaucoup d'amour. De ce fait, cet exil de la terre de ses ancêtres constituera l'une de ses frustrations.

En effet, l'auteure se considère comme une « *étrangère* », exclue de sa famille et qui ne peut s'y infiltrer car elle ne leur partage pas le même code linguistique. Par conséquent, elle reste à l'écart. Cependant, Leila Sebbar se révolte contre ce destin, qui s'est imposé, en observant, cherchant et interrogeant l'Histoire et les livres mais surtout en s'inspirant des relations passionnelles entre l'Orient et l'Occident qui continuent incessamment à servir de source d'inspiration incontournable de sa production littéraire.

A travers cette étude que nous avons menée, nous avons pu constater que l'œuvre littéraire de Leila Sebbar témoigne d'une vie entre deux pays, deux langues et deux cultures tout à fait distinctes. Autrement dit, une vie écartelée entre les deux rives de la Méditerranée. Leila, femme en quête permanente de ses racines, y évoque les différents obstacles qu'elle affronte afin de trouver ses origines par le biais des personnages qui varient entre personnages réels et d'autres fictifs mais qui réservent une place incontournable dans le déroulement des actions.

Par le biais de son récit à vocation autobiographique, Leila Sebbar met en scène les croisements d'amour et les histoires de l'enfance et du silence à la recherche d'un pays qu'elle avait quitté et d'une langue qu'elle n'avait jamais prononcée mais qui était présente.

Par conséquent, ce récit se révèle comme un travail de mémoire qu'effectue la narratrice qui évoque les souvenirs de son enfance et qui met en exergue l'histoire personnelle et la

grande Histoire afin de revendiquer une identité tant cachée et énigmatique à travers son récit autobiographique où réel et inventé se mêlent étroitement. Raison pour laquelle nous avons jugé nécessaire d'analyser la fiction et l'autofiction dans ce texte à travers la théorie de Philippe Lejeune qui définit pertinemment les conditions du pacte autobiographique.

L'auteure fait le recours à la fiction dans l'intention de complexifier l'identification de son récit comme genre autobiographique. Selon Philippe Lejeune, cette fiction pourrait atteindre plus d'authenticité que l'autobiographie, raison pour laquelle nous ne devons pas lire les récits comme des fictions renvoyant à une réalité mais plutôt comme une réalité inconsciemment autobiographique. De plus, il insiste sur le fait que l'auteur n'est pas censé divulguer toute la vérité car tout récit est une fabrication.

Toutefois, nous ne pouvons pas parler de l'autobiographie sans évoquer l'Histoire. « *Je ne parle pas la langue de mon père* » est un récit qui fait appel tantôt à l'histoire collective tantôt à l'histoire individuelle de l'écrivaine dans l'intention de déceler les secrets d'une histoire énigmatique.

Ce besoin de réécrire le passé se confirme, chez Leila Sebbar, par les thèmes de : la langue, la mémoire, l'oubli et l'exil sur la base desquels est construit son récit. Ce dernier tente de reconstituer une mémoire fragmentée et combler un manque engendré par le mutisme de son père à qui elle rend hommage.

A propos du thème de la langue, nous constatons qu'en dépit du fait que Leila Sebbar ne parle pas l'arabe, les traces de cette langue paternelle sont fortement présentes dans son récit autobiographique car elle est la fille d'un Arabe et d'une Française, née d'un enlèvement d'amour. Néanmoins, cette langue paternelle devient la ligne infranchissable qui lui interdit d'appartenir au peuple algérien.

Dans son interview avec Roswitha Geys, l'écrivaine a déclaré nettement qu'elle ne veut pas apprendre l'arabe maintenant pour ne pas perdre sa force « sacrée » car si elle apprenait cette langue, celle-ci ne serait qu'un simple instrument de communication mais

dans son cas, cette belle langue constitue l'objet de son œuvre littéraire car elle en parle dans la majorité de ses textes. En effet, elle cherche sans cesse à recoudre les liens entre les deux bords dont elle est issue. Deux pays dont les langues, les cultures et les traditions

diffèrent mais dont l'histoire demeure commune. Dans sa nouvelle intitulée : « *Le village fondateur* », elle écrit :

« *J'y suis née à la terre de mon père, à la langue de ma mère, aux éclats de voix et aux rires des femmes arabes, aux livres.* »¹⁰⁶

Cet énoncé est assez significatif car il reprend toutes les dichotomies sur lesquelles est fondée son existence et son appartenance : elle n'est pas entièrement française parce qu'elle est née d'un père algérien, sur le territoire algérien où elle avait vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ans et elle n'est pas non plus algérienne puisqu'elle ne parle pas la langue de son peuple et elle va à l'école française pour étudier le français dans lequel elle s'exprime et écrit aujourd'hui.

Par conséquent, la présence de ces deux pays, ces deux langues et ces deux cultures sont une richesse dans la vie de l'auteure qui puise son inspiration de cette dualité même si elle se sent orpheline et coupée de l'autre moitié qui fonde son identité : l'Algérie, son peuple, sa langue, sa culture et ses traditions. Chose qui la pousse à s'inscrire dans un désir de recoudre les déchirures entre l'Algérie et la France qui sont unis par une histoire coloniale douloureuse.

Quant à l'exil, celui-ci se présente comme un enrichissement car elle cherche son identité à travers l'écriture et elle s'intéresse à la littérature maghrébine et aux romanciers coloniaux pour quêter l'Algérie dont l'histoire est étroitement liée à celle de la France. Cette recherche se traduit aussi par l'imagination dont Leïla Sebbar use afin de ressusciter le passé et compléter l'histoire de son père.

Dans un article paru dans « *La Presse* », publié le 18 septembre 2009, Leïla Sebbar répond à toutes les interrogations de notre recherche :

« *Après toutes ces années d'exil, d'histoires racontées, écrites pour découvrir, comprendre ce qui n'a pas été dit, c'est par les femmes et*

¹⁰⁶ Sebbar, Leïla, *Le village fondateur*,
http://clinet.swarthmore.edu/leila_sebbar/virtuel/village_fondateur.html

les hommes de son peuple, qui parlaient sa langue, que je tente d'approcher mon père, l'étranger bien-aimé. »

Dans le passage cité ci-dessus, l'auteure annonce d'une manière plus ou moins explicite que -dans son œuvre littéraire- elle se sert du peuple de son père afin de l'approcher. D'un autre sens, elle ne peut se séparer de cette part si importante qui fonde à la fois son identité et sa personnalité car cette dernière a besoin d'une identification pour qu'elle puisse se constituer.

De ce fait, Leila Sebbar est une écrivaine qui sait pertinemment écrire sur la langue, l'exil et la mémoire. Tous ces thèmes donnent de l'originalité à ce qu'elle écrit.

Quant à son récit autobiographique « *Je ne parle pas la langue de mon père* », nous pouvons le qualifier de « réparateur » des plaies et des déchirures entre l'Algérie et la France ou encore un moyen d'ausculter les liens et les relations entre deux pays qui sont unis par une histoire coloniale commune dans laquelle pourrait s'enraciner l'identité franco-algérienne.

En somme, nous pouvons comparer l'identité à un héritage qui se présente dans la mémoire de chaque individu et qui sera par la suite transmis aux autres générations. Cela veut dire que Leila ne s'adresse par uniquement aux lecteurs français mais son écriture est universelle avant qu'elle ne soit destinée à une caste bien spécifique et si elle a décidé d'ouvrir cette fenêtre sur son passé, c'est pour dire qu'elle a toujours l'Algérie au fond du cœur. Ce pays dont les sources sont les sujets de son inspiration et de son imaginaire.

Ainsi, Leila Sebbar, avec tous ses espoirs et ses douleurs, serait la voix de ceux et celles qui sont déchirés par cet exil géographique mais surtout linguistique et culturel. A travers ses témoignages autobiographiques ou même ses fictions, elle participe à un travail prépondérant de mémoire qui ne cherche certainement pas à fixer une histoire dans un passé mais plutôt à lui construire un avenir.

De ce fait, son histoire se révèle comme l'histoire de toutes les générations coincées entre deux frontières, deux langues et deux mentalités et elle fait de sa plume un moyen de réconciliation et d'harmonie de toutes les différences qui la constituent.

Dans « *Mes Algéries en France* », elle écrit qu'elle reste étrangère sans la gloire d'être l'étrangère. Que se passerait-il si son père lui avait appris la langue de sa terre, s'il lui avait confié ses secrets de la guerre ? Est-ce que son silence l'a vraiment protégée ? Comment elle se situe donc en tant qu'écrivaine ? Comment peut-elle décliner une identité ? Et dans quel rayon de la bibliothèque peut-on classer ses écrits littéraires ?

BIBLIOGRAPHIE :

I- Corpus de recherche :

Sebbar, Leila, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Editions Julliard, Paris, 2003.

II- Œuvres de Leila Sebbar :

- *On tue les petites filles*, Stock, Paris, 1978.
- *Shérazade 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*, Stock, 1982.
- *Parle mon fils, parle à ta mère*, Stock, 1984 ; Thierry Magnier, 2005.
- *La négresse à l'enfant*, Syros, 1990.
- *Le Fou de Shérazade*, Stock, 1991.
- *Le silence des rives*, Stock, Paris, 1993, (Prix Kateb Yacine.)
- *La jeune fille au balcon*, nouvelles, Seuil, Paris, 1996.
- *Le Baiser*, Collection : Courts toujours, Hachette Livre, 1997.
- *Une enfance algérienne*, Gallimard, Paris, 1997.
- *La Seine était rouge*, Paris Octobre 1961, Thierry Magnier, 1999 ; Babel, Actes Sud, 2009.
- *Soldats*, Seuil, Paris, 1999.
- *Le Chinois vert d'Afrique*, Stock, 1984 ; Folies d'encre, Eden, 2002.
- *Mes Algéries en France, carnet de voyage*, Bleu autour, 2004.
- *Les femmes au bain*, Bleu autour, 2006.
- *Une femme à sa fenêtre*, nouvelles du grand livre du monde, dessins de Sébastien Pignon, ed. Al Manar-Alain Gorius, Paris, 2010.
- *Aflou, Djebel Amour* avec Jean-Claude Gueneau et Nora Aceval, éd. Bleu autour, 2010.
- *Fatima ou les Algériennes au square*, Stock, 1981 ; Elyzad, 2010.
- *La confession d'un fou*, Bleu autour, 2011.

III- Ouvrages théoriques :

- Halbwachs, Maurice, *La mémoire collective*, Presses Universitaires de France, Paris, 1959.
- Kaes, René, *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, Dunos, 2001.
- Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Nouvelles éditions augmentées, Editions du Seuil, Paris, 1975, 1996.
- Lejeune, Philippe, *Moi aussi*, Editions du Seuil, coll., Poétique, Paris, 1986.
- Ménissier, Thierry, « *Culture et identité* », Le Portique (En ligne), 5-2007 Recherches, mis en ligne le 07 décembre 2007, Consulté le 17 mars 2011. URL : <http://leportique.revues.org/index1387.html>
- Mucchielli, Alex, *L'identité*, Que sais-je? , PUF, Paris, 1992.
- Said, Edward, *The Mind of Winter*, Harpers Magazine Sept. 1984, p49.
- Siguán, Miguel, William F. Mackey : *Education et bilinguisme*. Publié par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture. Lausanne : Delachaux & Niestlé, 1986.
- Taylor, Charles, *Pourquoi les nations doivent-elles se transformer en états*, Rapproches les Solitudes, Presses de l'université Laval, Québec, 1992.
- Zavalloni, Values, *Hand Books of Cross-Cultural Psychology*. (In H.Triandis and J. Berry (Eds), Allyn et Bacon, 1980, p26.

IV- Ouvrages critiques :

- Begag, Azzouz, *Ecart d'identité*, Seuil, Paris, 1990.
- Laronde, Michel, *Leila Sebbar*, Collection AUTOUR DES ECRIVAINS MAGHREBINS, L'Harmattan, 2003.
- Maalouf, Amin, *Les identités meurtrières*, ed. Grasset et Fasquelle, 1998.
- Mertz-Baumgartner, Birgit, « *Le rôle de la mémoire chez quelques écrivaines algériennes de l'autre rive* » in Charles Bonn, Najib Redouane, Yvette Bénayoun-Szmidt (dir.), Algérie : Nouvelles écritures, L'Harmattan, Paris, 2001.

V- **Autres romans :**

- Gide, André, *Si le grain ne meurt pas*, Paris, Gallimard, 1972.
- **Sebbar, Leila, Nancy Huston, *Lettres parisiennes : autopsie de l'exil*, Barrault, 1986, J'ai lu, Paris, 1999.**

SITOGRAFIE :

- <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=2817>
- <http://www.jetsetmagazine.net/culture/revue.presse/je-ne-parle-pas-la-langue-de-mon-pere-de-leila-sebbar.21.8362.html>
- <http://leportique.revues.org/index1387.html>
- <http://www.troisiemesateliers.com/culture-identite.asp>
- http://clicnet.swarthmore.edu/leila_sebbar/librairie/algeries/htm
- <http://www.lesdiabesbleus.com/article-7141030.html>
- http://www.alterites.com/cache/center_portrait/id_1047.php

Table des matières :

- Introduction	1
Chapitre I : « Leila Sebbar : Auteure de l’entre-deux »	8
- I-1- Statut de l’auteure : une croisée.....	9
- I-2- Pays d’origine comme espace de la création littéraire.....	15
- I-3- Exil et mémoire comme moyens d’expression.....	19
- I-4- Identité et déracinement.....	24
- I-5- Double identité et rencontre des cultures.....	28
- I-6- La nostalgie : source de la passion identitaire.....	31
- Synthèse.....	33
Chapitre II : « La langue de Leila Sebbar »	34
- II-1- Rapport avec les deux langues : concurrence ou coexistence.....	35
- II-1-1- L’Arabe : langue paternelle.....	36
- II-1-2- Le Français : langue maternelle.....	41
- II-2- La citadelle de la langue française.....	45
- II-3- Silence et séparation linguistique.....	47
- II-4- Distance et incompréhension de la langue.....	51
- II-5- « L’Arabe » et « le Français » : esthétique de l’alliance.....	54
- Synthèse.....	57
Chapitre III : « Autobiographie et réécriture de l’Histoire »	58
- III-1- Autobiographie et fiction.....	60
- III-2- Autobiographie et autofiction.....	66
- III-3- Autobiographie et Histoire.....	71
- III-3-1 : Histoire individuelle.....	72
- III-3-2 : Histoire collective.....	76
- III-4- Le « Français » comme langue de l’autobiographie.....	80
- Synthèse.....	82
- Conclusion	83
- Bibliographie	
- Sitographie	
- Table des matières	
- Résumés	

Résumé :

Fractures identitaires et métissage culturel dans « Je ne parle pas la langue de mon père » de Leila Sebbar.

Ce mémoire évoque une auteure franco-algérienne qui occupe un statut très important dans la littérature francophone et qui est, sans doute : Leila Sebbar.

Née d'un père algérien et d'une mère française, dans une Algérie coloniale où elle a grandi jusqu'à dix-huit ans avant de venir s'établir en France, en 1962 ; cette écrivaine se trouve déchirée et écartelée entre les deux rives de la Méditerranée : l'Algérie et la France, deux pays dont l'histoire demeure commune.

De ce fait, notre travail de recherche consiste à étudier les traces de la quête identitaire et de l'alliance culturelle dans son récit autobiographique « Je ne parle pas la langue de mon père ». Leila Sebbar expose la liaison entre l'Algérie et la France, les conflits identitaires mais aussi l'écartèlement entre la tradition et la modernité dans ce récit qui est particulièrement imprégné par des revendications identitaires qui semblent s'identifier d'ores et déjà à travers le titre.

Abstract :

Fractures of identity and cultural hybridity in "I do not speak the language of my father" Leila Sebbar.

This brief discusses a Franco-Algerian author who occupies a very important part in French literature and is probably Leila Sebbar.

Born to an Algerian father and French mother, in a colonial Algeria where she grew up to eighteen years before settling in France in 1962, this writer is ripped and torn between the two shores of the Mediterranean: Algeria and France, two countries whose history is still common.

Thus, our research is to study the traces of the search for identity and cultural alliance in his autobiography "I do not speak the language of my father." Leila Sebbar exposes the link between Algeria and France, the identity conflicts but also the tension between tradition and modernity in this story is particularly steeped in identity claims that seem to identify themselves already through the title.

ملخص:

كسور الهوية و المزيج الثقافي في "أنا لا أتكلم لغة والدي"، ليلي صبار.
هذه المذكرة تتكلم عن الكاتبة الفرنسية الجزائرية التي تحتل مكانة مهمة في الأدب الفرنسي ألا و هي ليلي صبار. مولودة من أب جزائري وأم فرنسية، في الجزائر المحتلة التي ترعرعت فيها إلى سن الثامن عشر قبل أن تستقر في فرنسا عام 1962، تجد هذه الكاتبة نفسها ممزقة بين حدودي البحر الأبيض المتوسط : الجزائر وفرنسا، وهما البلدان اللذان لا يزال تاريخهما مشتركا.
وهكذا ، بحثنا هو دراسة آثار البحث عن الهوية و المزيج الثقافي في السيرة الذاتية ليلي صبار "أنا لا أتكلم لغة والدي" حيث تتناول المؤلفة الرابط بين الجزائر وفرنسا وصراعات الهوية و كذلك التوتر بين التقليد والحداثة في هذه القصة التي تطالب من خلالها بهويتها و هذا ما يبدو جليا من خلال العنوان.